



Histoire de Lorrainville

*Marc Riopel
&
Comité du Centenaire de Lorrainville*

PAYETTE

Don de Serge & Barbe
09/04/2008

Histoire de Lorraineville

Marc Riopel
&
Comité du Centenaire de Lorraineville



LES ÉDITIONS Z'AILÉES
22, rue Ste-Anne
C.P. 6033
Ville-Marie (Québec)
J9V 2E9
Téléphone : 819-622-1313
Télécopieur : 819-622-1333
www.zailees.com

Infographie : Les Éditions Z'ailées

Maquette de la couverture : Les Éditions Z'ailées

Photographie et retouche des photos : Donald Rocheleau

Peinture de la page couverture du livre Histoire de Lorrainville : Daniel Payette

Aquarelle de la page couverture du livre Sur la route des pionniers : France Bellehumeur

Dépôt légal : 2007
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© Comité historique de Lorrainville, 2007
© Les Éditions Z'ailées, 2007
Tous droits réservés.

















ISBN : 978-2-923574-09-7



Cette collaboration au Comité historique du Centenaire de Lorrainville a été rendue possible grâce à un projet IFPCA (Initiatives Fédérales Provinciales conjointes en matières d'alphabétisation) : Écrire son histoire.



Table des matières

	Préface	p. 4
	Histoire de Lorrainville par Marc Riopel	p. 16
	Les municipalités	p. 171
	Fabrique et vie religieuse	p. 277
	Histoire provenant des citoyens	p. 322
	Les commerces	p. 352
	Tentative de meurtre en 1896	p. 365
	Le carnet du D ^r Chabot	p. 369
	Agriculture d'hier à aujourd'hui	p. 432
	Le cimetière	p. 439
	Registre des naissances	p. 462
	Registre des mariages	p. 520
	Registre des décès	p. 535
	Recensement 1901	p. 554
	Recensement 1911	p. 571
	Le Terrier	p. 600



PRIME MINISTER · PREMIER MINISTRE

C'est avec plaisir que je salue chaleureusement tous ceux et celles qui célèbrent le 100^e anniversaire de fondation de Lorrainville.

Les festivités qui accompagnent cet événement constituent une excellente occasion de vous rappeler les moments marquants de l'histoire de votre communauté. À leur arrivée, les pionniers de Lorrainville ont édifié de solides assises pour assurer le bien-être de leurs familles et des générations futures. Encore aujourd'hui, l'engagement assidu des citoyens contribue de façon significative au dynamisme et à la vitalité de la municipalité.

Lorrainville continuera, à n'en point douter, de grandir et d'inspirer tous ses résidents. Au nom du gouvernement du Canada, je vous souhaite d'heureuses célébrations.



OTTAWA
2007



Mot du Premier ministre

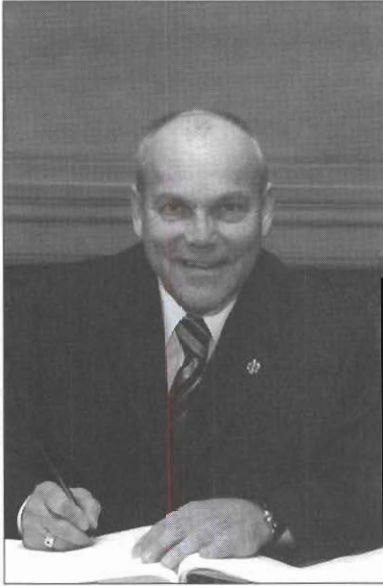
Au cœur du Témiscamingue, la municipalité de Lorrainville existe et se développe au rythme du temps et des événements qui ont marqué son histoire. Aujourd'hui, fiers du travail des pionniers venus y défricher des terres et de tous celles et ceux qui ont poursuivi leur travail, les gens de Lorrainville célèbrent le centenaire de leur municipalité.

Je partage avec vous cette fierté qui vous unit à Lorrainville. Vos terres, vos forêts et le charme de vos paysages sont des richesses qui vous distinguent. Et les racines, que vos ancêtres ont fait naître dans le sol de ce beau coin du Québec, témoignent du dynamisme et de la vitalité des gens de Lorrainville. C'est sur ces bases solides que votre histoire s'est construite et que son cours se poursuit avec vous, 100 ans plus tard.

Je vous souhaite que les célébrations du 100^e anniversaire de votre municipalité s'inscrivent dans la mémoire collective des gens de chez vous et qu'elles soient garantes d'un avenir prospère et heureux pour tous.

Félicitations pour ce centenaire!

Québec



Mot du député d'Abitibi-Témiscamingue

Fêter un centenaire c'est solenniser la synthèse du travail quotidien de celles et ceux qui ont été de passage, pour peu ou pour long de temps, dans la communauté. C'est honorer le labeur qui, au fil des années, a fait naître une terre, un domaine, une entreprise, une église, une salle paroissiale et le feuilleton d'une société.

Quand les premiers occupants des lots de Lorrainville sont venus s'installer, ils ont mis leur espoir dans ces terres qu'ils allaient cultiver et développer. Ils avaient foi en l'avenir et sont venus se bâtir un monde nouveau. Ils ou elles étaient menuisiers, couturières, jardiniers, agricultrices, artisans, boulangères, forgerons, sages-femmes et autres. Ils ont apporté leur savoir-faire, leur joie de vivre et leur génie inventif. Alors qu'ils défrichaient, cultivaient, construisaient, jour après jour, ils fondaient ce coin de pays.

Cent ans plus tard, après plusieurs générations, Lorrainville est une magnifique municipalité qui bénéficie d'atouts formidables dont ses 1,375 résidants qui insufflent leur dynamisme et leur ambition à leur communauté, tout comme l'ont fait, les premières familles.

Nous célébrons un siècle de foi en l'avenir et de pérennité. Nous faisons l'éloge du cœur à l'ouvrage et du travail bien fait. Nous commémorons avec un respect profond, l'amour de la terre, de la famille et de la communauté.

Bon centenaire et longue vie à Lorrainville !

Marc Lemay,

Député d'Abitibi-Témiscamingue
Téléphone : 1-800-567-6433
Courriel : Lemay.M@parl.gc.ca

BLOC
QUÉBÉCOIS



Mot de la députée de Rouyn-Noranda/Témiscamingue

Lorrainville naît de l'occupation agricole d'un vaste territoire dévasté par le feu à la fin du 19^e siècle. Cette terre, remplie de richesse et de potentiel, facilite l'arrivée des vaillants pionniers qui font renaître des cendres cette terre promise, surnommée « le coin ». Les villageois de ce carrefour témiscamien ont rapidement mis à profit leur impressionnant talent de commerçant, grâce auquel la paroisse de Lorrainville s'est développée en une communauté où il fait bon vivre.

Merci aux bâtisseurs et bravo à la relève pour cet héritage inestimable.

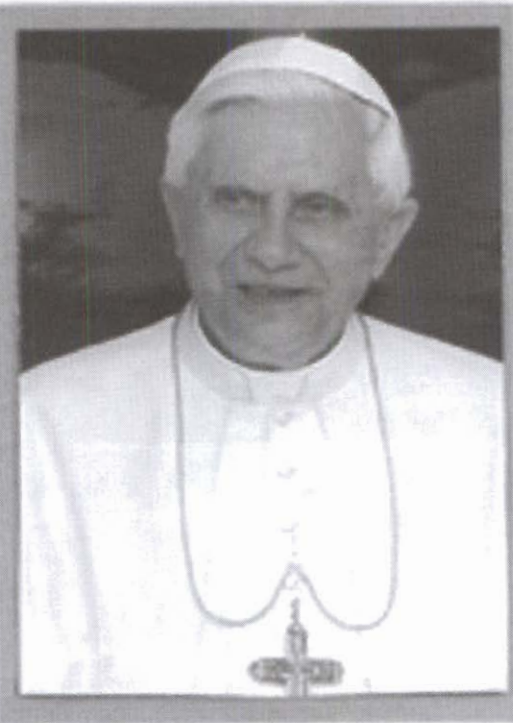
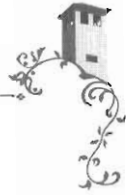
Je vous souhaite un Joyeux Centenaire rempli de bonne humeur.

Johanne Morasse
Députée de Rouyn-Noranda/Témiscamingue



ASSEMBLÉE NATIONALE

QUÉBEC



Sa Sainteté

Benoît XVI

de tout cœur donne la

énédition Apostolique implorée

à

Abbé Louis Naud

et les fidèles

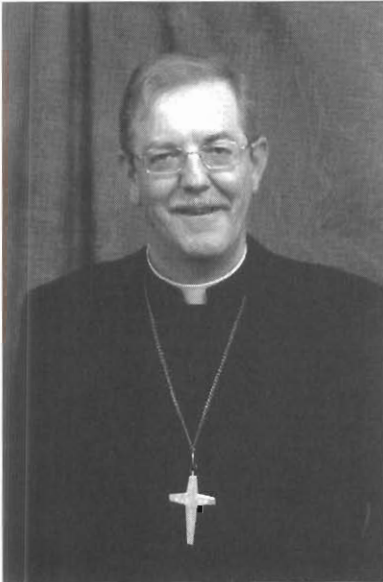
**de la Paroisse Notre Dame de Lourdes
à l'occasion du Centième Anniversaire de la Paroisse
et invoque une nouvelle abondance des Grâces Divines**

Lorraineville 1907 - 2007

En Sûreté d'Imprimerie, le 4 Juin 2008

+ Oscar Rivetti

Imprimerie
Éditions de la Paroisse de Lourdes



Mot de l'évêque

Un passé annonciateur d'avenir

Chères diocésaines et chers diocésains de Lorrainville,

La paroisse Notre-Dame-de-Lourdes de Lorrainville célèbre son centenaire de fondation. C'est un grand moment. En effet, en 1907, la paroisse est érigée canoniquement après seulement quelques autres paroisses légèrement plus anciennes au Témiscamingue. Ce mouvement de peuplement et d'ouverture des localités de la région s'étend jusqu'en 1914 et sera suivi par une phase de consolidation dans la période d'après-guerre. Il

faut déjà reconnaître le labeur et la vaillance des hommes et des femmes qui voyaient grand pour cette belle région.

Célébrer le centenaire d'une paroisse, c'est d'abord faire mémoire des origines et se rappeler les pionnières et les pionniers qui ont façonné le milieu. Tout en mesurant les réalisations actuelles qui offrent de bonnes raisons de fierté, c'est aussi le moment de regarder devant nous, avec confiance et lucidité. En nous rappelant les valeurs humaines, sociales et chrétiennes qui ont toujours inspiré le cheminement de la communauté, il nous faut maintenant considérer, avec attention, l'héritage que nous léguons aux générations futures.

Objectivement, la localité de Lorrainville est devenue ce qu'elle est aujourd'hui parce que plein de gens ont su mettre leur foi en Dieu. Guidés par des pasteurs généreux et fort dévoués, ils trouvaient dans l'évangile l'élan nécessaire qui allait soutenir les familles, les projets communautaires et servir le progrès et le dynamisme de la nouvelle paroisse.

Lorrainville a cent ans. L'heure est aux réjouissances et au partage mutuel. Considérant les réussites, toutes et tous sont heureux du chemin parcouru. Mais il est sans doute précieux de tout mettre en œuvre pour préparer l'avenir en continuant d'appuyer la vie sur les valeurs d'accueil, de convivialité, de travail laborieux et d'entraide qui caractérisent si bien les hommes et les femmes de ce milieu. Nous pouvons continuer ainsi avec bonheur la route entreprise et même oser des initiatives novatrices et adaptées dans un monde en changement.

Puissent les célébrations, permettant de fêter de beaux moments de retrouvailles, établir les bases pour un avenir solide, durable et fécond. Bon et heureux centenaire à toute la population de Lorrainville. Bienvenue aux visiteurs et aux visiteuses qui viendront se réjouir avec vous. Que ces fêtes portent du fruit chez vous et dans les paroisses environnantes! Nous sommes fiers de vous.

+ Dorylas Moreau

† Dorylas Moreau
évêque de Rouyn-Noranda



Mot du prêtre de Lorraineville

On ne célèbre qu'une fois le centenaire de sa paroisse. Et nous y voilà!

Quelle joie de pouvoir célébrer cet anniversaire, de relire en un condensé, toute l'histoire de notre communauté depuis ses origines! Cet album-souvenir lève le voile, sur la vie de nos prédécesseurs; il réveille en nous des sentiments de renaissance envers eux et nous incite à leur dire merci pour le bel héritage qu'ils nous ont légué.

Bien enracinés dans la foi de nos ancêtres, stimulés par leur courage et leur persévérance, soutenus aussi par l'enthousiasme, le bénévolat et la détermination de nos concitoyens actuels, nous pourrons laisser à ceux qui viendront après nous, quelque chose de formidable : une communauté bien vivante et pleine d'avenir.

On a beau dire que notre Église décline, qu'elle a un visage d'automne, que les fidèles l'abandonnent comme les feuilles qui se détachent une à une de l'arbre qui leur a donné la vie... même là, ma confiance en elle ne cesse de grandir. Notre Église a encore et toujours un bel avenir. Il est vrai que la pratique dominicale diminue, que la relève sacerdotale et religieuse se fait de plus en plus rare, que nos écoles ne sont plus confessionnelles... Mais quand je vois la générosité des gens, leur goût de fraterniser, leur acharnement à bâtir un monde meilleur, leur soif d'absolu..., je me dis, la foi et la religion deviennent plus personnelles et donc plus intérieures et plus spirituelles. Je me réjouis alors en me rappelant cette parole de Jésus à la Samaritaine: «Femme, crois-moi, l'heure vient où ce n'est plus sur cette montagne ni à Jérusalem, mais en esprit et en vérité que les vrais adorateurs adoreront le Père.» (Jn 4, 21,22)

C'est en pensant à tout cela que je souhaite à tous les paroissiennes et paroissiens de Lorraineville un «**Heureux Centenaire**».

Louis Naud, prêtre

Louis Naud, prêtre



Photo Conseil : avant : Marc Giroux, d.g., Marc Champagne, maire, Céline Turcotte arr. : Denis Rochon, Marco Latreille, Pierre Giaro, Luc Bergeron, en médaillon, Denis Falardeau

Mot du maire de Lorrainville

Au nom du conseil municipal de Lorrainville et en mon nom personnel, je vous invite à lire attentivement les deux volumes concernant l'histoire de notre communauté. Ces ouvrages reflètent le vécu des gens et des événements qui ont tissé la vie de Lorrainville, depuis plus de 100 ans. Ces livres expriment l'hommage que nous

voulons rendre aux familles de bâtisseurs, qui ont donné vie à notre milieu. Ces gens d'autrefois, alliés à ceux d'aujourd'hui, font notre fierté et, grâce à eux, Lorrainville se présente maintenant comme une municipalité prospère et chaleureuse.

À vous, gens de Lorrainville et d'ailleurs, cordiale bienvenue aux fêtes du Centenaire. C'est un plaisir de partager ces moments de retrouvailles.

Je félicite et remercie tous les bénévoles de l'organisation du Centenaire et, particulièrement, celles et ceux qui ont travaillé à la réalisation de ces ouvrages. Ils ont accompli une tâche colossale, remarquable et mémorable.

Que cette fête reste gravée dans nos cœurs et nos mémoires, à jamais.

Bon Centenaire à toutes et à tous!
Bonne lecture!

Marc Champagne, Maire



Desjardins

Caisse de
Béarn-Fabre-Lorraineville

La Caisse Desjardins de Béarn-Fabre-Lorraineville est très fière d'être le partenaire majeur du Centenaire de Lorraineville.

L'histoire de Lorraineville, c'est aussi l'histoire de votre Caisse Populaire qui est solidement implantée depuis 1936, soit au-delà de 70 ans.

Cent ans d'histoire et de travail acharné afin de bâtir une communauté solidaire et constamment en progrès méritent bien un temps d'arrêt pour se rappeler.

Rendons hommage à ces femmes et ces hommes de Lorraineville, qui, au fil des années, réussissent à édifier, ici même au Témiscamingue, l'une des plus belles communautés humaines.

Nous en sommes tous très fiers et reconnaissants.

Bravo à toutes les familles qui ont passé à Lorraineville et qui ont su perpétuer cet esprit de défricheur à leurs descendants et qui, aujourd'hui, poursuivent l'oeuvre si bien commencée.

Enfin, bravo, merci et félicitations aux organisateurs et bénévoles qui ont, par leur travail, permis la réalisation de cette fête qui restera sûrement longtemps gravée dans nos souvenirs.

Sincèrement,

Marcelin Grenier, directeur général



avant : Andrée Loiselle, Christian Barrette, vice-président, Denis Champagne, président, France Gaudet, Yvon Jolette, Jean-Yves Bergeron, arr. : Alcide Dubé, Sylvie Renaud, Rémi Barrette, Jacques Chabot, Jacinthe Bournival, en médaillon, Alain Côté

Mot du Comité du Centenaire

Le Comité du centenaire et tous les bénévoles se félicitent pour le travail et les efforts déployés à l'organisation des fêtes du Centenaire de Lorrainville. La ténacité, la persévérance et le perfectionnisme des gens, impliqués dans tous les comités, font émerger dans le cœur de chaque Lorrainvilloise et Lorrainvillois, des sentiments de fierté et de reconnaissance, sur cent ans d'histoire et de réalisations, dans notre belle communauté.

Je tiens à exprimer ma gratitude au comité historique, dirigé d'une main de maître par monsieur Christian Barrette, vice-président des fêtes, assisté de madame Geneviève Boucher, coordonnatrice, ainsi qu'aux nombreuses personnes qui ont collaboré à l'historique des familles, sous forme de textes et de photos. Il faut avoir gravité dans l'organisation du centenaire pendant plus de trois ans, pour dire à toute la population, aux lecteurs et lectrices, tout le temps, le dévouement et les efforts consacrés à la réalisation de ces deux volumes.

Le comité a su exploiter avec doigté les talents de chaque bénévole. Les lecteurs et lectrices découvriront avec engouement tout le bagage historique de Lorrainville. Notre descendance s'assure d'avoir en sa possession une mine d'informations et d'histoires, amenant des discussions animées sur le vécu des citoyennes et citoyens à ce premier siècle d'existence.

Monsieur Marc Riopel, natif de Lorrainville, historien de profession, nous livre tout un récit de la vie des gens, du développement socio-économique et des activités religieuses. Il connaît bien les racines de nos pionniers, car il fait partie de l'arbre centenaire de notre paroisse.

Le Comité du centenaire, parrainé par la municipalité de Lorrainville et la Fabrique, est fier de vous livrer ces deux volumes, et remercie les gens qui ont contribué à leurs réalisations.

Les activités du centenaire engendreront des retombées économiques de près d'un million et demi de dollars en tenant compte des activités des fêtes, des investissements de la municipalité, de la Fabrique, du gouvernement provincial dans les infrastructures de notre communauté.

Bravo à tous les gens qui se sont impliqués et merci à ceux qui achètent ces livres! Plus que jamais, on peut dire que l'union fait la force. Soyons fiers de nos origines! Merci aux pionniers pour leur courage et leur ténacité; grâce à eux, nous fêtons nos 100 ans d'histoire.

Et que l'histoire continue...

Denis Champagne, président



Mot du comité historique

Pour se rappeler l'histoire d'un village, d'une paroisse et d'une famille, il n'y a rien de mieux que de la raconter. Pour s'assurer que cette histoire perdue dans le temps, il n'y a rien de mieux que de l'écrire. C'est avec cette vision que le comité historique a développé le projet du livre historique et du livre des familles.

Concernant le livre historique, le comité fait appel à un historien issu de notre communauté. Marc Riopel a accepté le défi avec enthousiasme. Il a reçu des gens du milieu une collaboration exceptionnelle. Il a su mettre en lumière l'origine de notre paroisse et la contribution de nos pionniers à la création de celle-ci. Ses recherches permettent aussi de bien comprendre le développement des différentes organisations de notre milieu. À la

lecture, les gens plus âgés se rappelleront de nombreux souvenirs, tandis que pour les plus jeunes, ils auront sûrement des questions à poser aux aînés.

Une section du livre porte plus spécifiquement sur la politique municipale. Ce segment montre les différents sujets sur lesquels les élus municipaux ont eu à se pencher au cours des cent dernières années. L'administration de la Fabrique Notre-Dame-de-Lourdes est aussi présentée par des extraits, provenant des registres et des procès-verbaux, des différents curés et marguilliers.

Ce livre comprend d'autres sections intéressantes. Le comité historique a inclus l'ensemble des registres des naissances, mariages et décès. Ils sont placés en ordre alphabétique pour faciliter la consultation. Pour les décès, tous les enfants morts en bas âge sont inscrits. Quant aux naissances, les noms des parents sont indiqués pour faciliter la consultation. Une carte du cimetière et un registre des personnes décédées permettront aux lecteurs de retrouver plus facilement leurs proches, au cimetière. Le comité a choisi d'inclure Le Terrier de Lorrainville qui présente les différents propriétaires des lots, depuis le billet de location jusqu'à nos jours. Devant la complexité de la présentation, les lots compris dans la partie « village » n'ont pas été compilés. Une carte permet de visualiser l'emplacement des différents lots sur le territoire de Lorrainville. Le livre comprend les recensements de 1901 et 1911. Ces deux documents ont été des références très importantes dans nos recherches.

Le livre historique inclut d'autres petites trouvailles intéressantes sur notre histoire. Ainsi, vous retrouverez l'histoire d'une tentative de meurtre lors de la colonisation, des textes provenant des citoyens sur différents sujets et le carnet du docteur Chabot.

Les efforts ont été mis pour limiter la présence d'erreurs, mais comme plusieurs documents étaient en mauvaise condition, il a parfois été très difficile d'identifier l'information précise. Parfois, des erreurs sont présentes à l'intérieur même des documents officiels. À cet effet, les textes cités dans



la partie de Marc Riopel ont été retranscrits intégralement. L'équipe de correction n'a pas jugé nécessaire d'écrire chaque fois le mot [sic] pour ne pas alourdir le texte. N'ayant pas toujours accès aux documents originaux, il était difficile de savoir s'il s'agissait d'une faute de l'extrait cité ou d'une erreur de transcription. Nous nous excusons pour tous les impairs et omissions qui peuvent avoir été commis.

Ce livre est un document de références où il sera possible de trouver de nombreuses informations. Le comité historique est heureux du résultat, mais il faut signaler le travail des bénévoles. Plusieurs d'entre eux ont investi plus de mille heures de leur temps dans ce projet. Il faut souligner l'excellent travail de Geneviève Boucher qui a su, avec cœur et détermination, mener ce projet à terme, avec l'aide des bénévoles. Il faut mentionner le travail de Danny Lemire qui a passé en revue l'ensemble des documents municipaux et de la fabrique. Nous voulons souligner la collaboration et le support de la Société d'Histoire de St-Bruno-de-Guigues, la Société d'Histoire du Témiscamingue, la Paroisse Notre-Dame-de-Lourdes et la Municipalité de Lorrainville.

La réalisation de cet ouvrage a suscité des rencontres intéressantes entre les générations. L'émotion était palpable. Nous espérons que sa lecture vous permettra de mieux connaître l'histoire de notre communauté, mais surtout la vôtre.

Bonne lecture!

Le Comité historique

*Histoire de
Lorrainville
par Marc Riopel*



*Lorrainville,
vers 1935*



Table des matières

Table des matières	p. 17
Avant-propos	p. 20
Introduction	p. 22
Chapitre 1 : Emparons-nous du sol de Lorrainville!	p. 24
1. Jadis, au temps des Algonquins	p. 24
<i>Le mode de vie traditionnel</i>	p. 25
<i>Les transferts culturels avec les Européens</i>	p. 26
<i>Les missionnaires et la civilisation occidentale</i>	p. 28
2. L'arpentage des cantons Duhamel et Laverlochère	p. 31
3. Les familles pionnières de Lorrainville	p. 33
<i>La navigation sur le lac Témiscamingue</i>	p. 35
<i>Le chemin de fer</i>	p. 36
<i>Le peuplement de Lorrainville</i>	p. 38
4. Coup d'œil sur la population, 1891-1931	p. 40
Chapitre 2 : L'économie agroforestière	p. 41
1. Dans les chantiers, nous hivernerons...	p. 41
<i>Quand la mère-patrie demande l'aide de ses colonies</i>	p. 41
<i>En remontant l'Outaouais vers le Témiscamingue</i>	p. 41
<i>Du bois équarri au bois scié</i>	p. 43
<i>L'assaut des forêts témiscamiennes</i>	p. 45
<i>Les scieries témiscamiennes</i>	p. 46
<i>La vie dans les chantiers</i>	p. 47
<i>Les cages de bois et le métier de draveur</i>	p. 48
<i>Les scieries des environs de Lorrainville</i>	p. 50
<i>On drave de la pitoune...</i>	p. 52
2. De l'agriculture pionnière à l'industrie laitière	p. 52
<i>L'agriculture à la remorque des chantiers, 1880-1907</i>	p. 52
<i>L'agriculture, une affaire familiale</i>	p. 54
<i>L'industrie laitière, une panacée pour les colons?</i>	p. 55
3. Les commerces et le début du village	p. 57
Chapitre 3 La naissance des institutions	p. 60
1. De la mission de Lorrainville à la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes	p. 60
<i>Les vicariats apostoliques et la fondation du diocèse d'Haileybury</i>	p. 60
<i>La mission de Lorrainville</i>	p. 60
<i>La paroisse de Lorrainville</i>	p. 62
<i>Quelques statistiques sur la paroisse</i>	p. 64



2. La Municipalité de Lorrainville	p. 64
<i>Le Conseil municipal de Témiscamingue, 1888-1899</i>	p. 64
<i>De Duhamel-Est à Notre-Dame-de-Lourdes de Lorrainville, 1899-1930</i>	p. 65
3. La Commission scolaire de Lorrainville	p. 71
<i>La Commission scolaire de Témiscamingue</i>	p. 71
<i>La gestion de l'éducation à Lorrainville</i>	p. 71
<i>Le cours primaire</i>	p. 73
<i>L'éducation à la campagne</i>	p. 74
<i>L'éducation au village</i>	p. 76
Conclusion : l'époque de la mise en place de la société lorrainvilloise...	p. 78
Introduction à la 2^e partie	p. 80
Chapitre 4 : Les activités économiques	p. 81
1. L'industrie forestière	p. 81
<i>La période creuse : 1930-1940</i>	p. 81
<i>La spécialisation du travail forestier : 1940-1972</i>	p. 83
<i>L'économie forestière en dents de scie, 1972-2007</i>	p. 85
2. L'agriculture : de la pluriactivité à l'agro-alimentaire	p. 86
<i>Quand on écrémait sur la ferme, 1931-1964</i>	p. 86
<i>Le passage au lait entier et la modernisation, 1965-1990</i>	p. 104
<i>La diversité des productions, 1996-2007</i>	p. 110
3. Les commerces et les services	p. 112
<i>L'époque du magasin général et l'évolution des commerces</i>	p. 113
<i>Le transport ferroviaire et routier</i>	p. 121
4. La Caisse Populaire de Lorrainville, depuis 1936	p. 124
<i>La fondation, le 8 décembre 1936</i>	p. 125
<i>Les balbutiements de la première décennie, 1936-1946</i>	p. 125
<i>Une progression constante, 1947-1970</i>	p. 127
<i>L'implantation et le développement du système informatique, 1971-1986</i>	p. 130
Chapitre 5 Les institutions religieuses, municipales et scolaires	p. 132
1. La religion et l'évolution de la société	p. 132
<i>Les frontières diocésaines</i>	p. 132
<i>La consolidation spirituelle et matérielle de la paroisse</i>	p. 132
<i>Les organismes religieux pour toute la famille</i>	p. 135
<i>La paroisse catholique en 2007</i>	p. 137
<i>L'église évangélique du Témiscamingue</i>	p. 137
2. La municipalité de Lorrainville, de la séparation à la fusion	p. 139
<i>La séparation en juin 1930</i>	p. 139
<i>Les affaires municipales à la campagne</i>	p. 140



<i>Les affaires municipales au village</i>	<i>p. 142</i>
<i>Depuis les années 1980</i>	<i>p. 155</i>
3. La Commission scolaire de Lorrainville et l'éducation	p. 157
<i>Des écoles de rang à l'école centrale du village</i>	<i>p. 158</i>
<i>La gestion du personnel enseignant</i>	<i>p. 159</i>
<i>Les élèves, les programmes et la fréquentation scolaire</i>	<i>p. 162</i>
<i>De la gestion locale à la gestion régionale de l'éducation</i>	<i>p. 163</i>
Conclusion générale	p. 166
Bibliographie	p. 167



Avant-propos

Écrire un livre sur l'histoire locale pose toujours certains défis aux historiens, spécialement dans le cadre de la commémoration d'un centenaire. Le principal défi à relever s'avère le temps, puisqu'il faut aborder tous les domaines de l'activité sociale et économique d'une localité dans un laps de temps déterminé à l'avance. L'autre défi consiste à faire une synthèse des archives écrites et orales et des livres d'histoire locale et régionale afin de construire un récit fidèle au passé et intéressant pour les gens de la localité et les amateurs d'histoire. Le texte historique doit être écrit dans un style vivant, en donnant le plus possible la parole aux acteurs du passé.

En me fondant sur ces normes de rédaction et mon expérience personnelle, j'ai divisé mon texte en deux périodes. La première traite de l'époque pionnière (1884-1929) et la seconde présente l'époque de la consolidation et de la maturité (1930-2007). La crise économique de 1929 marque, à mes yeux, la période de transition entre la mise en place de la société lorrainvilloise et l'atteinte de sa maturité. Une fois la crise économique passée, Lorrainville entre dans une phase de spécialisation de son développement social, économique et institutionnel.

Par ailleurs, je tiens à remercier plusieurs personnes qui m'ont aidé à différentes étapes dans la réalisation de ce projet. Le comité du centenaire pour m'avoir confié le mandat d'écrire un livre sur l'histoire de mon village natal. Christian Barrette pour les documents d'archives mis à ma disposition et ses commentaires sur mon manuscrit.

Les personnes interviewées dans le cadre de l'histoire de Lorrainville, mais aussi dans celui d'autres projets d'histoire orale dont plusieurs sont aujourd'hui décédées. En m'ouvrant leurs souvenirs personnels, elles ont grandement contribué à donner de la vie à mon texte et à le rapprocher du quotidien des Lorrainvillois.

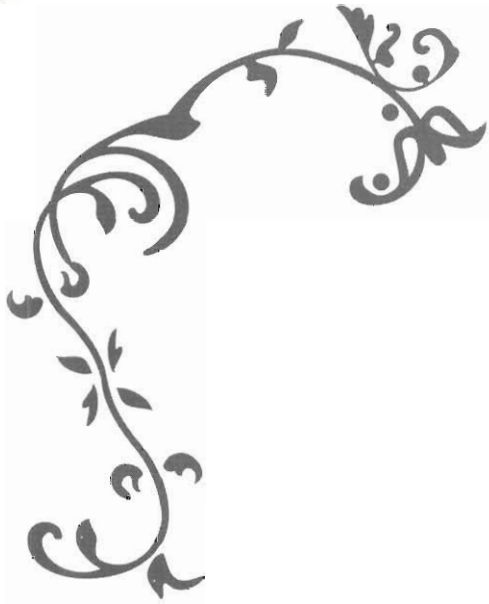
Mon père, Patrick (1933-1996), pour les faits et anecdotes racontés au fil de ma jeunesse sur l'histoire de Lorrainville, dont plusieurs ont été intégrés à ce récit.

La révision linguistique a été faite par ma sœur, Nicole Riopel. Merci beaucoup pour ton temps et ton bon travail.

Finalement, à ceux qui vivent quotidiennement avec moi et qui me soutiennent chacun à leur façon, en me démontrant amour et patience : mon épouse Carla et mes deux fils Tristan et Émeric. Merci beaucoup et au prochain livre!

Marc Riopel, Ph.D.
avril 2007



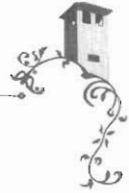


Première partie

L'époque pionnière

1884-1929





Introduction

L'histoire de Lorrainville débute dans les années 1880 alors que des familles pionnières s'installent dans le rang 6 Sud du canton Duhamel. Le mouvement de colonisation démarre lentement pour s'accélérer au tournant du 20^e siècle. La construction de l'église, en 1907, marque le point tournant de l'évolution de cette petite colonie du Témiscamingue : un petit village se forme rapidement autour de l'église et les services et commerces qui se développent assurent l'envol de la communauté locale. C'est l'époque pionnière de Lorrainville qui se déroule, grosso modo, jusqu'à la crise économique de 1929. Pendant cette période, les colons s'emparent du sol et font reculer la forêt au profit de champs en culture. Ces nouveaux venus vivent pleinement l'aventure de la colonisation. Si l'établissement de nouvelles familles sur les lots de colonisation consolide la population locale, les motivations personnelles et familiales à la source de la migration des nouveaux Lorrainvillois s'inscrivent dans le contexte social et économique québécois du 19^e siècle.

En effet, la société rurale du milieu du 19^e siècle fait face à un défi de taille, celui de la transition de la production agricole à la suite du déclin de la culture du blé. Devant leur incapacité à trouver une culture commerciale rentable sur les plans du revenu et de l'innovation technologique, les paysans se cantonnent dans une agriculture d'autosubsistance. Les terres de la vallée du Saint-Laurent, pratiquement la seule zone alors peuplée, sont toutes occupées ; il ne reste donc pas de place pour établir les enfants. Or, le taux de fécondité très élevé fait en sorte que le nombre d'habitants double tous les 25 ans. La population passe donc de 340 000, en 1815, à 900 000, en 1850. Un nombre considérable de petits propriétaires terriens et d'employés agricoles quittent alors leur paroisse pour chercher de l'emploi dans l'arrière-pays ou encore dans les villes du Québec et des États-Unis. L'ouverture du Canadien Pacifique vers l'Ouest canadien, dans les années 1870, ajoute une nouvelle destination à ces familles et ces individus en quête d'une vie meilleure.

Ainsi, au 19^e siècle, les Québécois se lancent en nombre sur le chemin de la migration. Plusieurs s'arrêtent à Montréal et d'autres à Québec. Un nombre encore plus considérable de paysans choisissent de s'installer au sud de la frontière. Ils travaillent pour des entreprises forestières et minières du Midwest américain ou de plus en plus dans des manufactures de la Nouvelle-Angleterre. Cette dernière région devient rapidement le lieu de migration préféré des familles québécoises où tous ses membres trouvent de l'emploi, tant les enfants que les femmes et les hommes. Le départ de centaines de milliers de Québécois vers les États-Unis suscite de fortes réactions chez l'élite politique et religieuse qui lance un vaste mouvement de colonisation de régions éloignées de la province, dont le Témiscamingue.

À la même époque, soit dans la deuxième moitié du 19^e siècle, l'industrie forestière québécoise connaît une transformation majeure. Le marché britannique du bois équarri, utilisé principalement pour la construction navale, se referme et les industriels doivent alors trouver d'autres débouchés. Le marché américain, où la construction domiciliaire est en forte croissance, permet d'écouler les produits forestiers québécois et canadiens. Les entrepreneurs forestiers se lancent dans la production de bois scié et érigent des scieries à proximité des lieux d'abattage des arbres. Les barons du bois de l'Outaouais gagnent les forêts témiscamiennes pour y exploiter les pins rouges et gris. Ils ouvrent ainsi la voie aux bûcherons puis aux familles de colons, en plus de leur fournir un important travail saisonnier.

Avant même l'arrivée massive de familles de colons, dans les années 1880, il existe une petite collectivité au lac Témiscamingue. En fait, il faudrait parler de différentes collectivités formées de diverses nationalités et des Algonquins. Entre 1871 et 1886, la population du lac Témiscamingue passe de 351 à 447 personnes. Ces gens vivent dans des hameaux, généralement situés à l'embouchure des rivières telles que la Kipawa et la Montréal, au Long-Sault, au fort Témiscamingue et à la tête du lac. Le canton Duhamel compte également plusieurs paysans, notamment à l'actuel emplacement de Lorrainville. La localité compte donc parmi les premiers centres de colonisation de la région.



Cette première partie de l'histoire de Lorrainville fait revivre l'époque pionnière caractérisée par l'établissement des familles de paysans sur des lots de colonisation, l'émergence d'un petit village et la mise en place des institutions. L'activité se déroule en fait en plein territoire algonquin, comme l'illustre le chapitre suivant.



Chapitre 1

Emparons-nous du sol de Lorrainville!

1. Jadis, au temps des Algonquins

Les Amérindiens habitent le territoire du Témiscamingue depuis au moins 5000 ans. Toutefois, les ancêtres directs des Algonquins actuels arrivent dans la région autour de l'an 1300. Il s'agit de petits groupes nomades qui vivent dispersés sur l'ensemble de l'actuel Témiscamingue tant québécois qu'ontarien. L'été venu, ces Amérindiens se réunissent en bandes dans le secteur des principaux lacs de la région. Au 16^e siècle, les missionnaires catholiques, les explorateurs et les coureurs des bois les désignent sous le vocable des Témiscamingues.

En fait, la dénomination de Témiscamingues regroupe cinq bandes distinctes. Il y a d'abord les Témiscamingues, qui gravitent autour du lac du même nom. Cette bande compte environ 400 membres. Plus au nord, autour des lacs des-Quinze et Simard, vivent une centaine de Winnewayans, ou la bande de la Longue-Pointe. La région du lac Kipawa accueille un nombre égal d'Otaguottouemins, qui seront connus plus tard sous le nom de Kipawans. Du côté ontarien du lac Témiscamingue, vivent deux bandes d'une centaine de membres chacune. Les Matatchewans nomadisent dans le secteur de la rivière Montréal. Finalement, le secteur du lac Timagami accueille les Timagamis. Au total, au 17^e siècle, environ 800 Témiscamingues vivent dans la grande région du lac Témiscamingue.

Ces diverses bandes entretiennent d'étroites relations amicales et commerciales avec leurs voisins immédiats, les Abitibis, les Mattawans et les Népissingues, et leurs alliés commerciaux, les Algonquins de l'Outaouais, les Hurons et les Ojibwés. Les Témiscamingues font partie du réseau commercial des Français, dans lequel chaque groupe amérindien occupe une place précise. Les Hurons, par exemple, peuple agriculteur sédentaire de la région des Grands Lacs, cultivent du maïs qu'ils échangent contre des peaux de fourrure aux Népissingues et aux Témiscamingues. Ces derniers échangent également des marchandises européennes contre des peaux de fourrure à d'autres Amérindiens vivant dans les bois.

Portrait des Témiscamingues

Les Timiskamings formaient au seizième siècle, une branche importante de la nation algonquine. Leurs canots d'écorce étaient plus grands et plus solides que ceux des Népissings leurs voisins; c'est pourquoi ils pouvaient transporter de plus grandes quantités de marchandises jusqu'à Tadoussac. Rendus là, ils échangeaient leurs produits avec les autres nations du nord-est du Canada. Leur rôle de fournisseurs de produits «exotiques» (maïs, cuivre, porcelaine, etc...) pour les nations vivant au nord et à l'est du lac Témiscamingue leur assurait une place importante dans ce commerce.

Ils devaient pourtant payer un tribut aux Kichesipirinis, car leur débouché commercial vers le sud, la rivière des Outaouais, traversait leur territoire. Leur isolement relatif semble les avoir assez bien protégés contre les incursions iroquoises. Ces derniers se tournèrent surtout contre les Algonquins du Bas-Outaouais et les Français établis en pays algonquin.

Le poste de traite français du lac Témiscamingue fut détruit par les Iroquois en 1688. Les Timiskamings étaient, d'après les premiers missionnaires qui les ont rencontrés, des gens sains et robustes; exempts des infirmités que l'on rencontre habituellement chez les habitants de l'Europe. Ils se tatouaient le visage avec une peinture faite de graisse



d'ours et de terre colorée (probablement de l'ocre rouge). Les hommes portaient un tissu de peau qui leur enveloppait la moitié du corps et les femmes des jupes. Ils étaient remarquables par leur patience et leur douceur.

Source : Yvon H. Couture. **Les Algonquins**. 1983. p. 131.

Le mode de vie traditionnel

Le mode de vie nomade des Témiscamingues implique qu'ils se déplacent constamment sur le territoire en fonction des saisons et des produits de subsistance recherchés. Ces chasseurs-cueilleurs utilisent le vaste réseau hydrographique pour se déplacer à l'intérieur et à l'extérieur de la région. En hiver, ils se dispersent sur leurs territoires de chasse en petits groupes multifamiliaux de 15 à 30 personnes. Ils font alors la chasse aux gros gibiers et aux animaux à fourrure. L'été venu, ces familles retrouvent les autres membres de leur bande à des endroits précis sur le lac Témiscamingue, le lac Kipawa, la rivière Montréal, le lac Timagami et la rivière des-Quinze, selon les groupes. C'est le temps de la pêche et de la cueillette de petits fruits, mais surtout des rassemblements, des mariages, du renouvellement des amitiés et du règlement des affaires collectives.

La chasse et la pêche

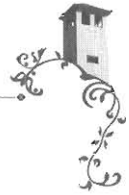
On peut distinguer en quatre classes les sauvages. Les sauvages errants font la première, ils sont communément appelés gens des terres ou gens du Nord, lesquels habitent dans les terres, n'y font point de bleds d'Inde, n'ont point de villages sédentaires et n'y vivent que de chasse et de pesche. Tels sont ceux qui habitent depuis les Esquimaux jusqu'aux Temiskamingues qui sont les derniers le long de la grande riviere des Outaouois dont on aye une parfaite connoissance. [...]

Comme ces sauvages du côté du Nord sont privez de la commodité d'avoir des bleds par la mauvaise qualité de la terre et la froidure du climat et des differents animaux qui sont au Sud, lesquels habitent cette partie de terre y trouvant le climal plus doux et plus temperé; aussy Dieu pour recompense leur a donné l'adresse d'estre meilleurs chasseurs que ceux qui ont l'abondance dans leurs pays, et que cette abondance rend indolents et paresseux au lieu que la necessité donne de l'industrie aux autres. Leur chasse est au caribou qu'ils tuent l'été à la piste, à coups de fleche ou avec le fusil. Ils se servent aussy pour prendre ces animaux de collets qu'ils tendent dans leurs passées ordinaires. Ils leur font aussy l'hyver la chasse en raquettes sur les neiges, aussy bien qu'aux autres animaux qu'ils prennent dans des attrapes qu'ils font, ou qu'ils tuent à coups de fleches et de fusils. [...]

Ils sont aussy adroits à la pesche qu'à la chasse [...] C'est avec ces filets qu'ils prennent toutes sortes de poisson et même du castor; ils pêchent aussy à la ligne dormante à 40 et 50 brasses d'eau, au bout de laquelle ils attachent la moitié du petit poisson, dans laquelle ils ont passé un morceau de bois dur et aigû, caché de telle maniere que le poisson qui vient pour avaler cette moitié ne s'en aperçoit point; par ce moyen ils prennent beaucoup de truites. Comme ils scavent en quel tems ce poisson passe dans les rivieres, ils y font des barrieres n'y laissant qu'une sortie où ils mettent des pui-ses qu'ils retirent pleines de poisson, quand ils en ont besoin.

Source : Camille de Rochemonteix (éditée et annotée par). **Relation par lettres de l'Amérique septentrionale (années 1709 et 1710), rédigée par Antoine Silvy**. p. 98, 103-105.

Les Témiscamingues vivent en parfaite symbiose avec la nature qui les entoure. Ils y tirent tout ce qu'il leur faut pour assurer leur subsistance : la nourriture, les remèdes, les vêtements, les moyens de déplacement et les logements.



Mode de vie et culture matérielle

La vie ambulante des Témiskaminges les met dans la nécessité de se contenter de peu. Ils sont heureux quand ils ont le strict nécessaire : car ils en sont souvent privés. Leurs maisons consistent en quelques écorces de bouleau, que l'on transporte facilement dans tous les lieux où la faim les conduit; et leurs lits sont de simples couvertes. Il serait fort inutile de chercher de l'appât dans leurs aliments; notre délicatesse ne s'accommoderait guères de leur fourchettes et cuillers qui sont celles que la nature leur a données. À dire le vrai, quand ils mettraient un peu plus de façon, et surtout un peu plus de propreté dans leurs repas, il n'y aurait rien de superflu. Ils demeurent ordinairement deux ou trois familles ensemble ; ce qui fait que les parens même au deuxième degré s'allient souvent entr'eux. D'où il résulte bien des difficultés quand il s'agit de les remarier. Souvent ils couchent à la belle étoile; excepté qu'ils se couvrent de quelques écorces, quand il pleut.

Il n'y a que dans leur habillement qu'ils semblent mettre un peu de façon. Ils sont tous couverts fort déceimment, et portent généralement des brayets : quelques uns pourtant ont des culottes. Les hommes ont ordinairement un surtout de drap bleu, semblables à ceux dont se servent les Algonquins, qu'ils ont pris pour modèles. Car il leur arrive quelquefois de se rencontrer pendant leurs chasses ou leurs excursions. Les femmes sont presque toutes habillées à la Canadienne : ce qui leur sied fort mal, partie parce que leurs hardes sont mal ajustées, partie parce qu'elles paraissent plus faites pour le matchikoté, que pour la robe.»

Source : Louis-Charles-Lefebvre de Bellefeuille. « **Journal d'un voyage fait au Témiscamingue en 1836** ». 1839. p. 48.

À cette époque, les Témiscamingues vivent en autarcie, relativement isolés des autres nations amérindiennes. L'arrivée des Européens au Canada et au Témiscamingue, à compter du milieu du 17^e siècle, changera graduellement leur mode de vie.

Les transferts culturels avec les Européens

Les premiers contacts des Témiscamingues avec des Européens remontent au début des années 1600 alors qu'ils se rendent à Tadoussac pour y faire du commerce. Les Témiscamingues y auraient fort probablement rencontré Samuel de Champlain, lors de son premier voyage au Canada, en 1603. Le commerce des fourrures se structure lentement entre les Amérindiens et les Européens. Jusqu'en 1670, ce commerce s'exerce uniquement lors de foires annuelles à Montréal, Québec et Trois-Rivières. Les Témiscamingues et autres nations du nord du Québec s'y rendent afin d'échanger leurs peaux de fourrure contre des marchandises européennes, notamment des chaudrons de cuivre et des objets divers tels que couteaux, haches, ciseaux, pointes de flèche et lames d'épée. À moyen terme, ces objets remplaceront les outils traditionnels pour la pêche et la chasse.

À la même époque, des Anglais, guidés par les explorateurs français Radisson et Des Groseilliers, s'introduisent à la baie d'Hudson et y ouvrent des comptoirs de traite des fourrures. La Compagnie de la baie d'Hudson, fondée en 1670, draine alors une partie des peaux de fourrures des Amérindiens du Témiscamingue, de l'Abitibi et de la baie James en les achetant à meilleurs prix. Au lieu de concurrencer directement la Compagnie de la baie d'Hudson, les Français choisissent plutôt de développer un réseau commercial et des postes de traite dans le secteur des Grands Lacs et dans la vallée du Mississippi. Il faut ajouter qu'à compter de 1640, les guerres iroquoiennes font rage dans la vallée de l'Outaouais et que les Témiscamingues, les Népissingues et les Algonquins n'osent plus se rendre à Montréal. Il leur est plus facile et plus sécuritaire de se rendre à la baie d'Hudson pour commercer avec les Anglais puisque les Iroquois patrouillent la rivière des Outaouais, coupant ainsi les voies d'accès vers Montréal.



Les guerres iroquoiennes au sud du Témiscamingue

Par les chemins, qui sont d'environ trois cents lieuës, nous avons marché sur nos gardes, comme dans vne terre ennemie, n'y ayant aucun lieu où l'Iroquois ne soit à craindre, et où nous n'ayons veu des restes de sa cruauté ou des marques de sa perfidie. D'vn costé nous enuisagions des campagnes, où il n'y a pas dix années que i'y comptois les huit et dix mille hommes : de tout celà, il n'en restoit pas mesme vn seul. Passant plus outre, nous costoyions des terres nouvellement rougies du sang de nos Chrestiens. D'vue autre part, vous eussiez veu des pistes encore toutes fraîches de ceux qu'on avoit emmenez captifs. Vu peu plus loin, il n'y avoit que des carcasses de cabanes abandonnées a la fureur de l'ennemy, ceux qui les habitoient ayans pris la fuite dans les bois et s'estans condamnez à n'avoir plus d'autre demeure qu'vn perpetuel bannissement. Les Nipissiriniens, peuples de la langue Algonquine, avoient esté tout nouvellement massacrez dans leur lac, de quarante lieuës de contour, lequel autrefois i'avois veu habité quasi tout le long de ses costes, et lequel maintenant n'est plus rien qu'une solitude. Vne journée plus en deçà nous trouvasmes vne forteresse, où les Iroquois avoient passé l'Hyuer venans à la chasse des hommes. À quelques lieuës de là, nous en trouvasmes encore vne autre. Par tout, nous marchions sur les mesmes démarches de nos plus cruels ennemis.

Source : *Relations des Jésuites. De la desolation du pais des Hurons, au Printemps de l'année 1650.* Relation de l'année 1650, p. 26.

Cette situation nuit considérablement aux affaires des marchands montréalais, eux qui contrôlaient le commerce des fourrures dans le nord du Québec. Ces derniers exercent des pressions sur le gouverneur Vaudreuil afin de rouvrir la région du Témiscamingue aux coureurs des bois. Le gouverneur accède à leur demande en 1679 et accorde 25 congés de traite deux ans plus tard. Cette mesure permettra la mise en place et le développement du commerce des fourrures au Témiscamingue. Ainsi, en 1679, un groupe de marchands construisent un poste de traite sur une île de la rivière Montréal. En 1682, ils fondent la Compagnie du Nord qui rachète le poste du Témiscamingue et se lance dans une féroce compétition avec la Compagnie de la baie d'Hudson. En 1686, les Montréalais financent l'expédition du Chevalier de Troyes dans le but de prendre le contrôle des postes de traite de la compagnie rivale. Parti de Montréal le 30 mars, l'équipage arrive à la baie James en juin. Après un mois de combat, de Troyes et ses hommes s'emparent des trois postes et de l'entrepôt central de la Compagnie de la baie d'Hudson. Toutefois, cette victoire ne mettra pas un terme final à la compétition entre les deux compagnies qui reprendra de plus belle, quelques années plus tard.

Entre-temps, les raids iroquois se rendent au Témiscamingue et ils détruisent le poste de traite de la rivière Montréal, à la poursuite des Algonquins, des Témiscamingues et Népissingues. Les activités commerciales se poursuivent tout de même dans la région, la Compagnie du Nord accordant l'exclusivité de la traite à deux coureurs des bois. Plusieurs Témiscamingues traitent avec ces intermédiaires, tandis que d'autres se rendent directement à Montréal pour y vendre leurs peaux de fourrure ou encore à la baie d'Hudson, même après la reprise de ces postes par les Anglais, en 1693. En 1713, la signature du traité d'Utrecht mettant fin à la guerre entre la France et l'Angleterre, la Compagnie de la baie d'Hudson reprend ce territoire nordique et relance la compétition pour la traite des fourrures. Cette entreprise conduit notamment à la construction du nouveau poste de traite au lac Témiscamingue, en 1720, à l'endroit appelé le détroit (obadjiwan en algonquin). Il s'agit d'un lieu stratégique pour intercepter les canots des Témiscamingues et d'un point de rencontre traditionnel des groupes amérindiens naviguant sur la rivière des Outaouais.

Le déroulement de la traite des fourrures

Jusqu'en 1868 le « fort » demeura seule construction du poste. Il était entouré d'une enceinte de pieux de quinze pieds de hauteur et un seul sauvage [sic], à la fois, y pénétrait pour faire ses échanges ; encore, lui fallait-il négocier par une embrasure



située au deuxième étage. Ce procédé était peut-être un peu long, mais la méfiance des trafiquants, l'un pour l'autre, l'exigeait. D'ailleurs, on avait tout l'été pour compléter les transactions.

Source : Augustin Chénier. **Notes historiques sur le Témiscamingue**. 1937, p. 28.

Au fil des ans, le fort Témiscamingue se développe considérablement et devient un élément central dans le commerce des fourrures du nord du Québec et de l'Ontario. Ce commerce se fonde essentiellement sur la participation des Amérindiens, puisque, eux seuls connaissent le territoire, les modes de transport, les méthodes de chasse et, qui plus est, les moyens de survie dans ce difficile environnement. Ils transmettent leurs connaissances et leurs savoirs aux Eurocanadiens dans un processus complexe d'échanges culturels réciproques. Les Amérindiens adoptent ainsi une partie des outils et de l'habillement eurocanadiens, tandis que ces derniers feront de même. Les emprunts entre ces deux groupes dépassent largement le cadre de l'échange de peaux de fourrure contre des marchandises diverses.

À l'instar des bandes des autres régions, les Témiscamingues s'intègrent graduellement au commerce des fourrures. Au début, seuls quelques chasseurs s'adonnent à temps plein à la chasse commerciale, les autres poursuivent leurs activités afin de se nourrir et de s'habiller et vendent uniquement les peaux qu'ils ont en surplus. Au fil des ans, le nombre de chasseurs commerciaux augmente et certains d'entre eux s'établissent à demeure dans les environs du poste de traite. Des employés prennent des Amérindiennes comme conjointe et leurs enfants forment les premiers métis de la région. Ces derniers grandissent dans les environs du poste de traite et travaillent pour la Compagnie.

Les missionnaires et la civilisation occidentale

La traite des fourrures entraîne les Témiscamingues dans un long processus de changement de leur civilisation traditionnelle. La culture matérielle se modifie avec l'utilisation d'outils, d'armes, d'ustensiles et de tissus d'origine européenne. La prochaine offensive vise la modification de leurs coutumes et croyances ancestrales. En effet, à compter des années 1830, les missionnaires catholiques sillonnent la région afin de convertir les Algonquins à leur religion et de les transformer en agriculteurs sédentaires, à l'image des paysans canadiens-français. Toutefois, malgré les efforts des missionnaires, les Algonquins du Témiscamingue conserveront leurs croyances et mode de vie traditionnels encore longtemps.

Observations du père oblat Laverlochère sur la conversion des Algonquins, en 1844

Ceux qui habitent sur les rives de l'Ottawa sont naturellement timides et partout pacifiques, à moins qu'ils ne boivent des boissons enivrantes. Les Sauvages qui se rencontrent au delà de la hauteur des terres, ont un caractère plus dur, et sont plus farouches mais le christianisme change leur férocité en douceur. Le plus grand bienfait qu'on puisse leur procurer après la foi, c'est de les réunir en villages et de les former à l'agriculture car bientôt, outre que la vie qu'ils mènent est bien dure, ils mourront de faim car tous les jours le gibier, leur unique nourriture, leur manque et diminue sensiblement.

Source : Gaston Carrière. **Missionnaire sans toit, le P. Jean-Nicolas Laverlochère o.m.i. (1811-1884)**. 1963. p. 28-29.

Les premiers contacts entre les Témiscamingues et les missionnaires remontent au milieu du 17^e siècle, alors que les Jésuites sillonnent la région à la recherche de la route qui mène à la mer du Nord et à la découverte de nouvelles tribus amérindiennes. Les Témiscamingues se rendent également à la mission catholique de Tadoussac, dans les années 1670, et reçoivent la visite du père Antoine Silvy, en 1686, lors du passage de l'expédition du chevalier de Troyes. Par la suite, les Témiscamingues tombent dans l'oubli, du moins pour les missionnaires. Les Jésuites se concentrent sur les groupes sédentaires,



tels que les Hurons, plus facilement joignables que les nomades constamment en déplacement. C'est pour cette raison que les écrits et les témoignages sur les Témiscamingues sont fort rares.

De la difficulté de rejoindre les Algonquins nomades

[...] mais il faut confesser que nous sommes encore dans de grandes tenebres [en matière de conversion au catholicisme], pour ce qui concerne les Algonquins qui habitent en ces Contrées, plus éloignées du Fort de nos Français.

C'est vne vie errante de gens dissipez ça et là, selon que la chasse et la pesche les meîne, tantost dedans les bois, tantost sur les rochers, ou dans les Isles au milieu de quelque grand lac, tantost sur le bord des riuieres, sans toict, sans maison, sans demeure assurée, ny sans recueillir rien de la terre, sinon ce qu'elle donne en vn Pais ingrat à ceux qui ne l'ont iamais cultuïée. Il faut suiure ces Peuples si on veut les rendre Chrestiens ; mais comme ils se diuisent toûjours, on ne peut se donner aux vns, qu'en s'éloignant des autres. (p. 93)

Source : *Relations des Jésuites. De la Mission du Saint Esprit aux Algonquins plus voy-sins des Hurons. Relation de l'année 1642, p. 93.*

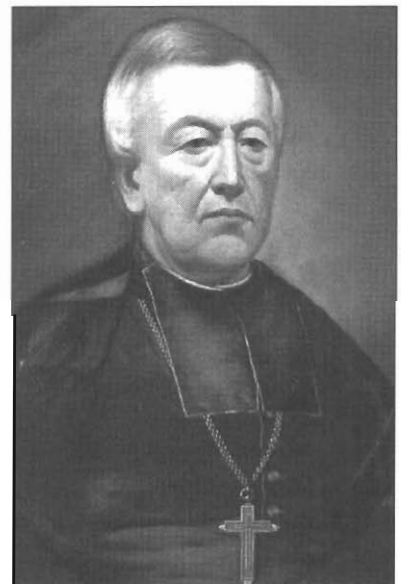
À compter de 1836, des missionnaires ambulants rendent visite, à tous les ans, aux Témiscamingues. Le premier missionnaire se nomme l'abbé Charles de Bellefeuille, un Sulpicien de la mission d'Oka qui parle couramment l'algonquin. Divers prêtres séculiers se succèdent dans la desserte des missions du lac Témiscamingue, du lac Abitibi et du Grand Lac Victoria jusqu'en 1844, moment où les missionnaires oblats se voient confier cette tâche, ainsi que la desserte de Bytown (qui deviendra Ottawa) et la mission des chantiers forestiers. Le père Jean-Nicolas Laverlochère est le premier oblat à effectuer les missions du Nord, tâche qu'il remplit jusqu'en 1851. D'autres missionnaires oblats le remplacent par la suite.

Les croyances des Témiscamingues

Ils [les Indiens du nord du Québec] croient qu'il y a un esprit supérieur et bon qui ne peut point faire de mal, et pour cette raison, ils ne s'en mettent nullement en peine; mais ils croient aussi qu'il y a le génie du mal, presque aussi puissant que le premier; qu'il a une multitude de satellites qui se trouvent partout pour faire du mal, et qu'il faut le apaiser et les rendre favorables en leur sacrifiant quelques restes de tabac, ou un chien que l'on pend par les pieds de derrière, ou quelques entrailles de castor. Comme vous voyez, monseigneur, un assez pauvre sacrifice. De toutes les croyances superstitieuses, la principale, c'est la métempsychose (sic); et ce qu'il y a de plus singulier, ce que n'ayant, d'après l'aveu de plusieurs m'en ont fait, aucun sentiment de l'immortalité de l'âme humaine, dans leur état d'infidélité, ils croient néanmoins que l'âme des bêtes qu'ils ont tuées à la chasse ira animer d'autres corps, ne manqueront pas de venir visiter leurs anciennes demeures.

Source : Gaston Carrière. *Missionnaire sans toit, le P. Jean-Nicolas Laverlochère o.m.i. (1811-1884)*. 1963, p. 124-125.

Dès le début de leurs visites aux Algonquins du lac Témiscamingue, les missionnaires entretiennent le projet de construire une mission permanente sur les rives de ce lac. Leur souhait se réalise en 1863 lorsque M^{re} Eugène-Bruno Guigues, évêque du diocèse d'Ottawa, accorde la permission de construire une mission permanente en face du fort Témiscamingue. Cette année-là, les pères Jean-Marie



M^{re} Eugène-Bruno Guigues

Source : *Société d'histoire de St-Bruno-de-Guigues*



Pian, Louis Lebret et Calixte Mourier effectuent leurs missions algonquines et entreprennent les travaux de construction d'une petite résidence, baptisée la mission Saint-Claude. Ils mettent alors en pratique une stratégie de conversion des Algonquins en quatre étapes, basée sur le modèle des Jésuites au 17^e siècle : l'apprentissage de la langue, la fondation d'écoles pour les enfants, la construction d'un hôpital et l'incitation à la vie sédentaire. Les pères oblats commencent dès le premier hiver qu'ils passent parmi les Témiscamingues à apprendre leur langue et à faire la promotion de la vie d'agriculteur sédentaire. La réalisation des autres volets se fait avec l'aide des Sœurs Grises de la Croix, arrivées à la mission Saint-Claude à l'été 1866. Elles ouvrent une école et un orphelinat pour les enfants algonquins et un hôpital pour desservir l'ensemble de la population du lac Témiscamingue.

La mission Saint-Claude et le fort Témiscamingue

Le lac est dans toute sa gloire. Le soleil inonde de ses flots de lumière pure et gaie les champs, les forêts, et les eaux qui scintillent comme un miroir. Après avoir navigué cinquante milles sur le lac, au moment où toute issue vous paraît fermée par un rideau de montagnes, tout-à-coup, au détour d'une pointe, comme si une toile de théâtre tombait soudain, la vue s'ouvre devant vous, sans limites, sans horizons; et, à une petite distance, sur deux pointes qui s'avancent en face l'une de l'autre, vous apercevez une église et un fort; c'est une surprise, c'est Témiscamingue.

Du côté d'Ontario, la maison des Rev. Pères Oblats et le couvent des Sœurs Grises sont bâtis, près de la grève, de manière à laisser cependant devant la porte la place pour un jardin potager. A deux arpents en arrière, se dresse la chapelle, dominée par une colline à la croupe arrondie, couverte de trembles, de chênes et d'érables. Au sommet de la colline, on voit un oratoire auquel on arrive par un sentier large et bien travaillé qui serpente aux flancs d'une côte abrupte et coupée en précipices. En arrière encore s'élève une puissante montagne aux énormes assises, qui domine à son tour la colline de toute sa tête élevée. Du côté de Québec, vous voyez le fort de la compagnie de la baie d'Hudson, environné d'une palissade qui peut avoir deux à trois arpents de circonférence; une petite élévation en arrière le couronne de son sommet couvert de pins. La maison du bourgeois est peinte avec élégance; les autres bâtiments, au nombre d'une douzaine, ainsi que la palissade, sont blanchis à la chaux. Ce qui donne à rétablissement un grand air de propreté.

Source : Jean-Baptiste Proulx. **À la baie d'Hudson ou Récit de la première visite pastorale de Mgr N.Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, dans ses missions sauvages de Témiscamingue, d'Abbitibi, de New-Port, de Moose et d'Albany.** 1886, p. 12-13.

La mission Saint-Claude devient rapidement le centre de la vie religieuse, sociale et culturelle du Témiscamingue. Les Algonquins et les habitants, formés d'anciens coureurs des bois établis sur les rives du lac et de bûcherons, se rendent à la mission pour célébrer les fêtes religieuses, participer aux activités sociales et culturelles organisées par les Sœurs Grises et les Oblats, ou encore leur rendre visite amicalement. La mission devient également le lieu d'accueil des familles de colons qui arrivent dans la région à compter des années 1880, attirées notamment par l'intensification des activités forestières.

L'ouverture du Témiscamingue à l'exploitation forestière et à la colonisation agricole signifie la fin d'une époque pour les Témiscamingues. Ils doivent désormais partager le territoire avec des étrangers qui possèdent une notion de l'utilisation de l'espace considérablement différente de la leur. En effet, les Témiscamingues vivent en harmonie au centre de la nature, y tirant nourriture, outils et habillement, et comptent sur une forêt dense pour assurer leur survie. Les nouveaux venus, de leur côté, s'attaquent à cette forêt : les forestiers font une coupe sélective à des fins commerciales, tandis que les colons défrichent leurs lots pour agrandir l'espace en culture. Dans



ce contexte, les Témiscamingues sont refoulés sur une réserve, à la tête du lac Témiscamingue. Débute pour eux une nouvelle histoire, caractérisée par de nouvelles occupations, de nouveaux lieux de résidence et l'accélération de la modification de leur civilisation traditionnelle. Par ailleurs, l'arrivée des arpenteurs dans la région marque la naissance du Témiscamingue agricole.

2. L'arpentage des cantons Duhamel et Laverlochère

Au début des années 1880, le gouvernement du Québec, gestionnaire de l'ensemble des terres publiques de la province, envoie des arpenteurs au Témiscamingue pour examiner le potentiel forestier et agricole du territoire en vue de favoriser leur mise en valeur. Le travail d'arpentage se fait graduellement. En 1882, le gouvernement fait arpenter le Bloc A du Pontiac, qui comprend notamment l'ensemble du Témiscamingue, afin de délimiter les concessions forestières qu'il revendra à des entrepreneurs. Il procède ensuite à la subdivision du territoire en cantons, puis en lots de colonisation de 100 acres (40 hectares). Les premiers colons du Témiscamingue s'installent dans le canton de Duhamel, puis dans ceux de Guigues, Laverlochère et Fabre.

Lorrainville s'étend dans les rangs 5, 6 et 7 de Duhamel et dans les rangs 1, 2 et 3 de Laverlochère. Le canton de Duhamel, proclamé le 1^{er} septembre 1877 par le gouvernement du Québec, a été arpenté en 1883, en 1885 et en 1887. Celui de Laverlochère, proclamé le 22 juin 1895, reçoit la visite des arpenteurs en 1887 et en 1896. D'une façon générale, il se dégage des rapports des arpenteurs que le sol du Témiscamingue s'avère fort propice à la culture et à l'élevage du bétail. Quant aux terres de Lorrainville situées dans les cantons Duhamel et Laverlochère, voici ce qu'en disent les arpenteurs.

Notes sur le canton de Duhamel, par James Rooney, en 1883

La Petite Rivière, où je commençai cet arpentage, court à travers une grande étendue de belle terre agricole, et il y a d'immenses vallées de terrain plan dans toutes les directions. Je suis informé que le terrain en arrière de ce qui est arpenté dans Duhamel [rangs 1, 2, 3 et 4], est supérieur en qualité à celui compris dans les lignes de rang que j'ai déjà tirées; et l'année dernière plusieurs colons s'y sont rendus et ont bâti des maisons sur les terres qu'ils occupent dans cette étendue de pays qui est considérable, me dit-on. [...]

Une grande partie du township de Duhamel peut être très facilement défrichée, vu que le feu y est passé, et a laissé le terrain presque prêt à recevoir la charrue. Ceci est d'un grand avantage pour le premier colon, et lui épargne une somme de travail considérable, que sans cela il aurait à faire.

La qualité du sol et les récoltes du canton de Duhamel, selon l'arpenteur W. A. Ashe, en 1887

Il ne peut pas y avoir de doute sur l'excellente qualité du sol comme le prouvent ses propriétés productives. La seule question que l'on pourrait soulever est celle de savoir si ce sol convient au climat, où les gelées tardives du printemps et les gelées hâtives de l'automne se font sentir.

Il est important pour résoudre cette question d'avoir le témoignage d'un résidant qui a cultivé sa terre depuis plus de vingt-trois (23) ans, et qui m'a assuré, qu'à l'exception de la saison 1885, il avait toujours engrangé ses récoltes dans un temps et dans une condition favorables, ayant eu la bonne précaution de semer son grain de bonne heure.

Je puis parler du développement de cette dernière saison d'après mes observations personnelles, et je dois dire que le blé, l'orge, le seigle et l'avoine avaient de beaux épis complètement mûrs. Ceci, ajouté à l'apparence (sic) de la récolte des champs,



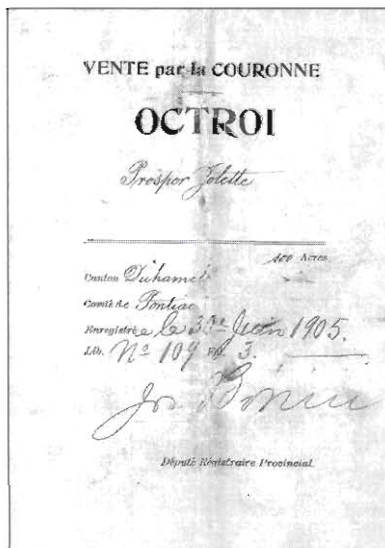
promettait un rendement considérable par arpent. Je suis d'opinion, cependant, que comme contrée propre à l'élevage des bestiaux, il n'y en a pas de supérieure avec un pareil climat, l'on pouvait y voir du foin de 3 1/2 à 4 pieds de haut, et la deuxième pousse dans les prairies présentait une épaisse végétation dans laquelle la feuille de trèfle avait atteint les plus grandes dimensions. [...]

Le pays est très propre à des établissements, doublement à cause de la nature du sol et des moyens d'accès facile. De plus, la plus grande partie du terrain est tellement dévastée par le feu, qu'il faudrait très peu de travail pour le mettre prêt pour la charrue. Un jeune homme de 19 ans a, dans un seul automne, préparé douze arpents de terre pour le labour du printemps suivant. En maints endroits, à part ça et là quelques peupliers baumiers et quelques trembles (dont quelques-uns ont deux pieds de diamètre), il ne reste rien de la forêt primitive; mais ici et là il y a quelques pins isolés qui subsistent encore au milieu des traces de leurs voisins maintenant disparus.

Le territoire de Lorrainville, selon l'arpenteur W. A. Ashe, en 1887

Canton Duhamel. Des sommets de rochers nus et isolés empiètent sur la partie subdivisée de ce township, laissant cependant, (sic) dans mon opinion, quatre-vingts pour cent de terrain valable. Le 6ème rang contient presque cent pour cent de terre productive, tandis que dans le rang sept ces bancs de rochers sont plus fréquents vers la partie sud.

Canton Laverlochère. Les rangs I, II et III ont toute leur valeur dans leurs parties sud depuis la ligne centrale, qui est beaucoup entrecoupée par ces bancs de rochers. C'est le même cas pour la partie non divisée de ce township, à l'exception du terrain en arrière du 3ème rang, sur le côté nord de la ligne de centre, qui est le plus en état d'être subdivisé dans la suite.



Vente de la Couronne, Octroi à Prosper Jollette, 30 juin 1905
Source : Yvon Jollette

À cette époque, les colons qui s'installent à Lorrainville doivent d'abord acheter leur lot, au coût de 0,30 \$ l'acre (0,4 hectare), et l'enregistrer au bureau de l'agent des terres à Ville-Marie. En retour, ils obtiennent un billet de location qui leur permettra, une fois les conditions d'établissement remplies, d'obtenir les titres de propriétés de leur lot : les lettres patentes. Les conditions d'établissement sont les suivantes : le colon, également appelé le concessionnaire, doit payer le 1/5 du prix au moment de l'achat, le reste devant être versé en quatre paiements annuels avec un intérêt de 6 %. Il doit s'établir sur son lot dans les six mois et, lui ou des membres de sa famille, y résider pendant une période minimale de deux ans. Le concessionnaire doit y construire une maison d'au



moins 16 pieds sur 20 (5 mètres sur 6) et défricher au moins 10 acres (4 hectares) de terre dans les quatre années suivantes. Ces conditions remplies, le concessionnaire pourra demander ses titres de propriété, deux ans après la date d'achat de son lot. C'est dans ce contexte qu'arrivent les premières familles de colons à Lorrainville.

Le concessionnaire doit y construire une maison d'au moins 16 pieds sur 20 (5 mètres sur 6) et défricher au moins 10 acres (4 hectares) de terre dans les quatre années suivantes. Ces conditions remplies, le concessionnaire pourra demander ses titres de propriété, deux ans après la date d'achat de son lot. C'est dans ce contexte qu'arrivent les premières familles de colons à Lorrainville.



3. Les familles pionnières de Lorrainville

Le mouvement de colonisation agricole du Témiscamingue s'amorce en 1883, avec l'arrivée de familles dans le canton Duhamel. Elles se joignent aux quelques individus et familles qui demeurent dans des hameaux situés à l'embouchure des rivières, tant du côté québécois qu'ontarien, et aux Algonquins nomadisant dans la région et ceux de la réserve de la Tête-du-Lac. Le peuplement prendra forme à la suite de l'action de deux oblates de la mission Saint-Claude, le frère Joseph Moffet, arrivé en 1872, et le père Charles Paradis, arrivé en 1882. Accompagnés d'Algonquins, ils explorent la région pour en étudier le potentiel agricole et les endroits propices à la fondation de localités et l'établissement de colons. Parallèlement, le père Paradis recrute des aspirants colons lors de ses voyages à Ottawa. Il organise des excursions afin de faire découvrir les terres à coloniser dans les cantons nouvellement arpentés et discuter avec les colons déjà établis.

En septembre 1883, le père Paradis arrive à la mission Saint-Claude avec son premier colon, Jean-Baptiste Beaulieu, de Nicolet, suivi le mois suivant par Irénée Bellemare et son épouse. Les deux familles s'installent dans le rang 4 du canton de Duhamel. En 1884, arrivent les deux premiers colons de Lorrainville, Alfred Fournier et Norbert Ménard, tous deux de Hull. Ils s'établissent dans le rang 6 du canton de Duhamel.

Les premiers colons de Lorrainville, Alfred Fournier et Norbert Ménard

Jusqu'à l'automne dernier [1884], il n'y avait pas de colons établis au delà du troisième rang du canton Duhamel, mais à cette époque, M.M. [Alfred] Fournier et [Norbert] Ménard, de Hull, à l'instigation du Révd Père Paradis s'enfonçaient courageusement dans l'intérieur du canton à quatre milles et demi du rivage, dans un endroit où les travaux de défrichement sont pour ainsi dire au trois quarts faits. En quelques jours ces courageux colons avaient bâti une cabane en bois rond ou chantier, et se mettaient ensuite bravement au travail. En vingt-neuf jours d'ouvrage à eux deux ils firent dix-sept acres [7 hectares] de terre neuve sans y laisser une souche. Au mois de novembre ils retournaient à Hull et remontaient avec leurs familles, pendant l'hiver, se fixer définitivement sur leurs lots. Ce printemps leur exemple a été suivi par plusieurs autres colons dont quelques-uns sont venus de St-Jérôme, comté de Terrebonne, et d'autres d'aussi loin que Chicoutimi. Tous choisissent de préférence leurs lots dans les cinquième, sixième, et septième rangs, en raison de l'extrême facilité du défrichement.

Source : Société de Colonisation du lac Témiskaming. Société de colonisation du lac Temiskaming : sous le haut patronage de Nos Seigneurs les évêques d'Ottawa et de Pontiac. 1885, p. 12-13.

À cette époque, les voies d'accès se posent comme un obstacle majeur à la colonisation du Témiscamingue. Certes, le chemin de fer relie Ottawa à Mattawa, mais par la suite, les colons doivent utiliser des canots pour se rendre au pied du lac Témiscamingue. Et ce trajet n'est pas une sinécure, loin de là! Quatre rapides entravent la bonne marche de la navigation. Après avoir franchi les rapides La Cave, les Érables et la Montagne sur une distance de 24 kilomètres, les voyageurs bénéficient d'un trajet de 34 kilomètres d'eau calme. Là, se dressent les six rapides et remous du Long-Sault sur une distance de 10 kilomètres avant d'arriver sur le lac Témiscamingue, ce qui laisse de fort mauvais souvenirs aux voyageurs. Pour éviter de sauter directement dans les rapides en canot, les voyageurs mettent pied-à-terre et les franchissent à la marche en transportant le matériel sur leur dos et en tirant les embarcations à la corde. Ainsi, il faut compter environ cinq jours pour se rendre d'Ottawa à la mission Saint-Claude.

Remonter les rapides à la corde

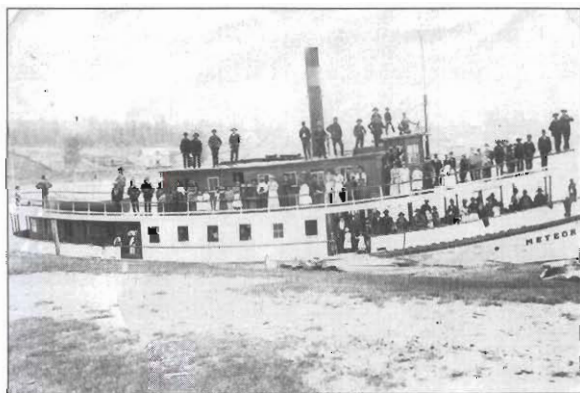
De Mattawa au Long Sault, rapide de six milles environ (10 km) de longueur qui sert de décharge au lac Témiscamingue, il y a une navigation de trente-deux milles



[51,5 km], interrompue par trois rapides espacés à des distances presque égales de cinq milles [8 km], et qui s'appellent respectivement, le premier La Cave, le deuxième les Erables, le troisième La Montagne. Naguère, avant l'introduction des minuscules bateaux à vapeur, il fallait «faire portage» à chacun de ces rapides et remonter alternativement, à force de rames, chacun des espaces intermédiaires. Aussi longtemps qu'on était sur l'eau, cela allait assez bien, quoiqu'on fût obligé de remonter la rivière; mais, nous l'avons vu dans un chapitre précédent, l'Outaouais, heureusement, a un courant très faible; sa descente ne s'accroît guère que dans les cascades et les chutes là, l'opération devenait ardue, pénible, parfois impraticable à raison des circonstances de temps et autres. C'est quand il fallait «portagen» le long des rapides, c'est-à-dire, après avoir débarrassé le canot ou la barge de son bagage et de ses provisions, distribué le tout sur les épaules de chacun des voyageurs, retenu et fixé la charge ainsi fractionnée au moyen d'une bande de cuir passée en anneau autour du front et dont l'extrémité, retombait sur le dos, soutenait un objet de poids proportionné à la force de chacun, c'était, après tout cela, disons-nous, de remonter à pied les bords du rapide. On soufflait, on suait, on pliait sous le faix par des sentiers tortueux, rocailleux, hérissés d'obstacles, quelquefois entièrement bouchés par la chute récente d'un tronc d'arbre, ou d'autrefois, embarrassés tellement par les débris de forêts de toute espèce qu'y avait précipités l'orage de la veille, qu'on n'avait d'autre alternative que de se frayer un chemin, soit dans la vase détrempée de la rive, soit en escaladant les rochers les uns après les autres, en s'aidant de son mieux des obstacles mêmes de la route.

On appelait cette aimable opération "remonter les rapides à la cordelle". L'un portait au bout de sa lanière de cuir une boîte de thé surmontée de divers menus objets, l'autre un sac de farine, celui-ci un baril de lard, celui-là un poêle (sic) ou d'autres articles de ménage; les femmes, car il y en avait aussi quelquefois, portaient ce qu'elles pouvaient; et enfin, deux ou trois hommes, tenant le bout d'un câble (sic) solidement attaché à l'embarcation, la remontaient ainsi dans le rapide le long des bords, dans l'eau jusqu'aux genoux, sur des lits de cailloux, sur les escarpements ou les pentes glissantes des rochers, à travers les taillis et les broussailles emmêlées, et, tout le temps, occupés, par dessus toutes choses, à empêcher le choc des billots que le rapide emportait avec lui dans sa course irrésistible.

Source : Arthur Buies. *L'Outaouais supérieur*. 1889, p. 117-119.



Le Météor

Source : www.temiscamingue.net consulté le 11-04-2007

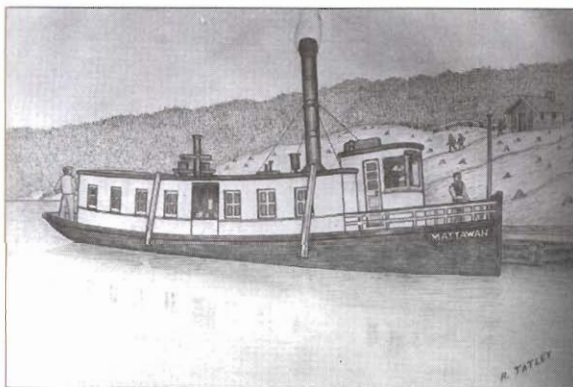
Afin de surmonter ces obstacles, les Oblats fondent la Société de colonisation du lac Témiscamingue (SCLT), en décembre 1884. Cette société poursuit deux objectifs principaux : d'abord, améliorer les voies d'accès, ensuite favoriser le peuplement des cantons Duhamel et Guigues et faire arpenter deux autres cantons. Au printemps 1885, la SCLT reçoit une subvention pour construire un chemin de fer à voies étroites le long des rapides du Long-Sault. L'année suivante, elle fait construire un bateau à vapeur pour le lac Témiscamingue, *La Minerve*, qui entre en service en 1887. Modernisé, il deviendra *Le Météor*. La Société de colonisation installe également des voies ferrées en bois le long des rapides la Cave, les Érables et la Montagne.

Grâce à ces travaux d'infrastructure, le trajet de Montréal à la Baie-des-Pères se fait désormais en 24 heures. Ces améliorations favorisent également la venue de familles de colons au Témiscamingue, recrutées par la propagande de la



Société de colonisation ou bien par la promotion faite par des parents et amis qui résident déjà dans la région. Les Oblats dirigent d'abord les colons sur le canton de Duhamel où est fondé un premier village, Ville-Marie, en 1886. L'année suivante, on guide les colons vers le canton de Guigues. Puis, en 1888, le gouvernement procède à l'arpentage de deux nouveaux cantons, Fabre et Laverlochère.

À l'époque de la colonisation, les moyens de transport et de communication au Témiscamingue et à Lorrainville sont des plus rudimentaires. En fait, tout est à construire. Le système de transport et de communication se met en place au milieu des années 1880 et se développe rapidement par la suite. La navigation sur le lac Témiscamingue constitue le premier moyen d'échange et de communication de la région.



Dessin du Mattawan
Source : Société d'histoire du Témiscamingue

La navigation sur le lac Témiscamingue

La navigation commerciale débute en juin 1882 lorsqu'un premier bateau à vapeur sillonne les eaux du lac Témiscamingue, le Mattawan. Construit par Olivier Latour, ce bateau transporte des billes de bois sur le lac ainsi que des passagers et de la marchandise. L'année suivante, un deuxième bateau à vapeur entre en service, l'Argo. Ces deux bateaux assurent la liaison entre le Long-Sault et la zone de colonisation, située dans les cantons Duhamel et Guigues. Parallèlement aux marchands de bois, la Société de colonisation du lac Témiscamingue

développe un système de transport par bateau pour favoriser le peuplement de la région.



Alex Lumsden
Source : Société d'histoire du Témiscamingue

En 1887, la SCLT met en service un premier bateau à vapeur uniquement dédié au transport de passagers, la Minerve. À la fin de la saison, la Minerve s'échoue et subit des dommages matériels. La SCLT le vend alors à Alex Lumsden, un marchand de bois qui possède des remorqueurs de bois sur le lac Témiscamingue. Lumsden le modifie et le rebaptise le Météor, qui devient le principal bateau de sa compagnie, la Lumsden Steamboat Line.

En 1898, Lumsden ajoute un nouveau bateau qui prend des passagers, le Témiscaming. Avec le Météor, ils transportent toutes les familles de colons de Lorrainville et de la région sur le lac Témiscamingue.

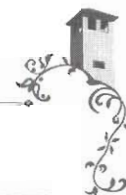
Jusqu'en 1904, les familles de colons prennent le train de Montréal jusqu'au Long-Sault, puis elles embarquent sur Le



L'Argo
Source : www.temiscamingue.net consulté le 11-04-2007



Le Témiscaming
Source : www.temiscamingue.net consulté le 11-04-2007



Météor ou le Témiscaming pour se rendre au quai de Ville-Marie. En 1905, après l'ouverture de la voie ferrée du *Temiskaming and Northern Ontario Railway* (TNO) qui relie North Bay à New Liskeard, les colons débarquent à Haileybury où ils prennent ensuite un bateau jusqu'à Ville-Marie. De là, ils suivent le chemin des-Quinze, en chevaux et charrette, jusqu'à Lorrainville.

Les agriculteurs de Lorrainville utilisent également le bateau pour se rendre au marché d'Haileybury pour vendre leurs produits agricoles. Les commerçants locaux reçoivent leurs marchandises par bateau, qu'ils vont quérir dans les entrepôts du quai de Ville-Marie.



Le Météor

Source : www.temiscamingue.net consulté le 11-04-2007

Au début des années 1920, le Canadien Pacifique construit une ligne de voie ferrée sur l'ensemble du territoire témiscamien, supplantant ainsi la navigation. En fait, le chemin de fer amorce

une lente progression sur le territoire qui s'étalera sur une période de 40 ans.

Le chemin de fer

Dans les années 1880, la Société de colonisation du lac Témiscamingue fait construire un système artisanal de voies ferrées le long des rapides, entre Mattawa et le Long-Sault. À

cette fin, elle fonde une filiale, la Compagnie de chemin de fer de Témiscamingue, en 1886. Le Canadien Pacifique (CP) acquiert les actifs de cette dernière en 1891 et entreprend sa modernisation. Le CP construit une voie ferrée standard reliant Mattawa à Témiscaming, qui entre en service en 1895. Dorénavant, les colons qui se dirigent vers Lorrainville voyagent en train de Montréal à Témiscaming et de là, en bateau jusqu'à Ville-Marie. Comme la colonisation du Témiscamingue bat alors son plein, des projets de développement du chemin de fer sur l'ensemble du territoire voient le jour.

Le projet le plus sérieux se développe à la suite de la mise sur pied d'une filiale du CP en 1901, Interprovincial & James Bay Railway (IJBR). Sa charte originale prévoit la construction d'une voie ferrée de Témiscaming à la rivière des-Quinze et, de là, jusqu'au lac Abitibi et à la Baie James en suivant



Construction du chemin de fer



Construction du chemin de fer



Construction de la voie ferrée

Source : *Société d'histoire du Témiscamingue*



la frontière Ontario-Québec! Toutefois, aucun travail ne se concrétise dans la décennie suivante, d'autant plus que le gouvernement ontarien construit une voie ferrée et met en service le TN&O à la même époque. En 1912, la IJBR obtient une subvention pour étendre la voie ferrée jusqu'à Ville-Marie, mais le déclenchement de la Première Guerre mondiale met le projet en veilleuse.

La construction du moulin de pâte à papier à Témiscaming, en 1917, entraîne de nouveaux besoins pour les entrepreneurs forestiers et rend nécessaire la continuation de la voie ferrée du moulin jusqu'au centre des opérations forestières, sur le lac des-Quinze. Ainsi, en 1921, débutent les travaux de construction de la voie ferrée de Témiscaming à Angliers, qui couvrent une distance de 68 milles (109 kilomètres), avec un embranchement vers Ville-Marie. En octobre 1922, quelque 1200 travailleurs s'affairent à ce projet et l'inauguration de cette nouvelle voie ferrée a lieu en 1923. Ces travaux offrent des retombées intéressantes, notamment pour les agriculteurs de Lorrainville.

Les retombées des travaux de construction de la voie ferrée



Construction du chemin de fer Témiscamingue-Angliers vers 1922-1923

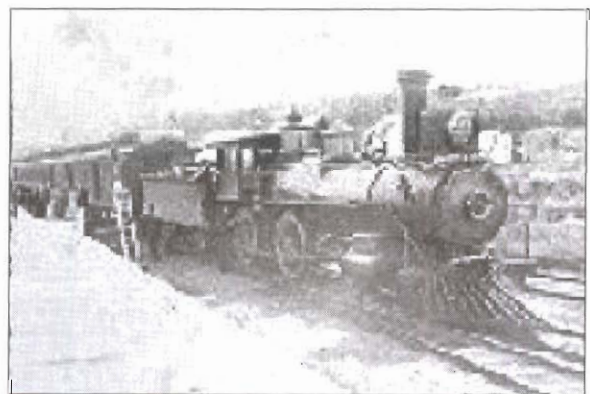
Source : Société d'histoire du Témiscamingue

En 1923 commença la construction d'un chemin de fer de Témiscamingue Sud vers le nord jusqu'à Angliers. C'était la propriété du Canadien Pacifique, et le contrat fut donné à la compagnie Angus & Taylor. Cette dernière avait recruté sa main-d'œuvre surtout chez les émigrés, des Italiens en majorité. Les salaires étaient un peu moindre qu'en forêt ou dans l'industrie du papier ou des mines, mais ce travail étant à proximité des cultivateurs, plusieurs d'entre eux en ont profité entre les travaux de la ferme. Etant donné que cette voie ferrée devait traverser au milieu de notre ferme et qu'à cet endroit le niveau naturel du terrain était trop bas, mon père avait pris le contrat du relevé de douze acres de long. [...]

Cette entreprise offrait un marché de plus pour l'écoulement des produits de la ferme, viande, légumes et nourriture à chevaux. Plusieurs cultivateurs ont aussi gardé des pensionnaires lorsque des travaux importants se faisaient à proximité.

Dans des camps de fortune pour coucher, nous-mêmes et plusieurs autres ont gardé jusqu'à trente pensionnaires, et même plus durant la saison d'été. L'hiver, la compagnie travaillait strictement que dans les coupes de roche. Pas de tracteurs dans ce temps-là. La terre et la roche se transportaient avec des chevaux. Une pelle à vapeur ici et là à la fin des travaux dans les bancs de gravier pour charger les wagons qui servaient à appliquer la couche de finition après que les rails furent posés.

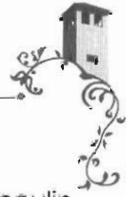
Source : Rémi Jodouin. **En-d'ssour**. 1973, p. 49-50.



Train sillonnant le Témiscamingue

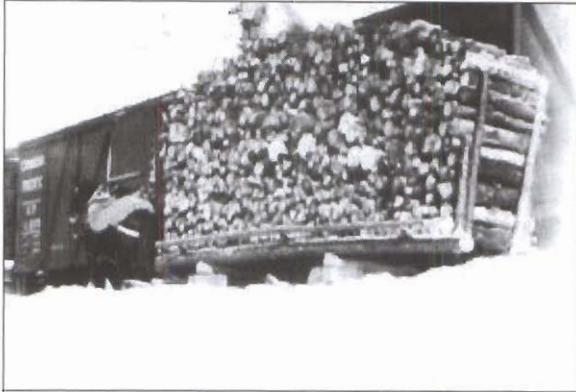
Source : www.temiscamingue.net consulté le 11-04-2007

L'impact de l'arrivée du chemin de fer pour les Lorrainvillois se fait sentir sur plusieurs plans, dont



les agriculteurs qui obtiennent un nouveau débouché pour la vente du bois d'épinette au moulin de pâte à papier, essence jusque-là délaissée par les marchands de bois d'œuvre.

La vente du bois de papier



Transport du bois par train en février 1943
Source : Ghislaine Chartier-Paquin

Ce chemin de fer favorisa de beaucoup la petite entreprise, dans la coupe de bois à papier d'épinette et de tremble. L'hiver, tous les cultivateurs qui étaient propriétaires de lots à bois, pouvaient couper cinq ou six chars de ce bois qu'ils vendaient soit à Témiscamingue-Sud pour l'épinette et aux États-Unies (sic) pour le tremble. Des commerçants locaux servaient d'intermédiaires. La navigation perdit alors beaucoup de sa popularité et de son importance puisque l'exportation et l'importation se faisaient par le C. P. R.

Source : Rémi Jodouin. **En-d'ssour**. 1973, p. 51.

De plus, le Canadien Pacifique érige une série de gares le long du trajet, dont une à Lorrainville. Ces gares favorisent les échanges entre les villages et facilitent l'expédition et l'importation de produits en provenance de Montréal et de Toronto.

L'arrivée des « gros chars »

C'était tout un émoi pour les habitants d'entendre au loin la sirène des « gros chars » à distance d'abord mais approchant graduellement en posant les rails. Dans leur enthousiasme beaucoup de gens se rendaient à la station du nom de leur paroisse pour applaudir l'arrivée des premiers trains de passagers. Plusieurs prenaient leur billet pour la paroisse voisine pour essayer ce nouveau moyen de transport. Un membre de la famille allait les chercher en voiture pour leur retour.

Source : Rémi Jodouin. **En-d'ssour**. 1973, p. 50.

Par ailleurs, le projet de poursuivre la voie ferrée d'Angliers au lac Abitibi et à la Baie James ne se réalise pas, malgré des pressions soutenues qu'exercent les élites locales et politiques du Témiscamingue et de l'Abitibi dans les années 1940.

Le peuplement de Lorrainville

Le mouvement de colonisation de l'actuelle municipalité de Lorrainville prend son envol en 1885, dans le sillage de la mise sur pied de la Société de colonisation du lac Témiscamingue. Cette année-là, environ 20 nouvelles familles s'établissent dans le canton de Duhamel, dont huit choisissent des lots dans les rangs 5, 6 et 7. Zoël Dumais et Jules Dumais retiennent des lots dans le rang 5; Alcide Charlebois, Louis Dupuis, Thomas Larouche, Ernest et Xavier Brassard dans le rang 6; puis Georges Jodouin dans le rang 7.

Portrait d'un pionnier : Georges Jodouin

Nous avons eu à la fin de la semaine dernière la visite d'un pionnier du Témiscamingue rural, M. Georges Jodoin (sic), qui habite le canton Duhamel (Lorrainville) depuis 1885. Agé de 75 ans, M. Jodoin (sic) paraît encore en bonne santé, bien qu'il avoue avoir atteint la limite d'âge qu'il avait rêvé. Originaire de Hull, il s'en venait dans le Témiscamingue en 1881. Il n'était alors âgé que de 14 ans. Il exerça le métier de bûcheron jusqu'en 1885, alors qu'il se prenait un lot dans le canton Duhamel. Il y a



George Jodoin, arrivé à Lorrainville en 1885

toujours vécu et y a élevé une belle famille de 13 enfants, 7 filles et 6 garçons. Deux de ses fils demeurent à Rouyn, Georges et Rémi, et une de ses filles enseigne à la mine Aldermac. Le bien paternel est aujourd'hui occupé par un autre fils, Auguste. En nous racontant les principales époques de sa vie, M. Jodoin (sic) nous dit qu'il a toujours été satisfait de son sort. « J'ai eu des contrariétés, des revers, mais je n'ai jamais manqué de bonheur pour cela. Vous pensez peut-être que c'est un miracle un homme qui ne se plaint pas? Non, le miracle, c'est de voir le développement prodigieux qu'a subi le Témiscamingue. Quand on a tout vu en bois debout et qu'on voit les belles paroisses et les villes d'aujourd'hui, on a peine à en croire ses yeux ».

Source : Société nationale des Québécois d'Abitibi-Témiscamingue. **Lorrainville**. 1981. p. 50.

En mars 1886, le père Mourier, de la mission Saint-Claude, fait la tournée des colons de Duhamel. Il arrête chez Alfred Fournier et y célèbre la mission catholique à laquelle assistent 17 personnes incluant des hommes, des femmes et leurs enfants. Les colons s'établissent donc graduellement dans les rangs formant l'actuel territoire de Lorrainville. Jusqu'en 1907, le village n'est qu'un embryon puisqu'il fait partie du territoire de Ville-Marie. D'ailleurs, Lorrainville porte le nom du Coin, en référence à la croisée de chemins sur le chemin des-Quinze. On le désigne par la suite sous le vocable de Duhamel-Est.

Établissement à Lorrainville selon le registre de l'agent des terres, 1883-1900

Canton de Duhamel :

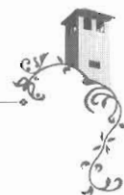
(Rang 5) Joseph Bellehumeur, Charles Beaubien, David Dumais, Louis Lauzon, François Bélanger, J.-B. Samson, Louis et Octave Fleury, Olivier Vallée, Jean, Alexandre Bérubé, Louis Brunet, Joseph Fleury, Jérémie Rivest, Auguste Lévesque, J.-O. Laferrière, Jules et Paul Bouchard, Horace Roy, Édouard Boutin.

(Rang 6) Euloge Duchesne, Philius Dallaire, Edmond Lapointe, Joseph et Amédée Beaulé, Charles et Joseph Beaubien, Paul Boucher, Francis Ménard, Philippe Pariseau, François Breton, Alfred Fournier, Louis Dupuis, Thomas et Stanislas Larouche, M.-J. Cholette, Ernest et Xavier Brassard, Hildège Bellemare, Louis Brunet, David Bernier, Amable Fleury, J.-B. Raymond, Jules et Joseph Guilbault, Alphonse Nadeau, Alcide Charlebois, Noël Dallaire.

(Rang 7) Napoléon Duchesne, Isaïe et Joseph Wilcott, Edmond Lapointe, Gustave Hurtubise, Georges Jodouin, Jean Morin, Alex. et Pierre Brassard, Prosper et Philibert Fillion, Alexis Bombardier, Louis Pilon, Napoléon et Joseph Baril, Xavier Saucier, Isidore Renaud, Antoine Dallaire, Joseph St-Pierre, Xavier Soucy.

Canton de Laverlochère :

(Rang 1) Joseph Bélisle, Louis et Élie Bellehumeur, Louis Savard, N.-E. Cormier, Louis et Isidore Thérien, Téléphore Chartrand, Joseph et Louis Dupuis, Joseph Gauthier, Moïse Tétreault, Médéric Brassard, Eugène Dallaire, Eustache Chartrand, Albert Lachapelle, Frégus Desjardins, Trefflé Tremblay, Charles Brassard, Venant Éthier, Joseph, Moïse et Xavier Labrèche, Trefflé Larouche, Aldéric Cardinal.



(Rang 2) Victor Thérien, Joseph Thérien, Joseph Longchamp, Félix Germain, Joseph Rousselot, Bernard Maurice, Louis Jodouin, Trefflé Tremblay, Julien Beaudry, Hermas Cardinal, Moïse Labelle.

(Rang 3) Nazaire Baril, Georges et Jacob Brouillard, Désiré Guillemette, Zéphirin Forget.

Source : Augustin Chénier. **Notes historiques sur le Témiscamingue**. 1937, p. 99-101.

Chaque année, de nouvelles familles de colons viennent s'établir à Lorrainville, grossissant la population locale.

4. Coup d'œil sur la population, 1891-1931

Il s'avère difficile d'obtenir des données précises sur la population de Lorrainville avant 1901. Les données les plus fiables proviennent des recensements du Canada et, pour le Témiscamingue, les premières mentions datent de 1891. On retrouve alors 677 personnes réparties dans les cantons Duhamel et Guigues. Lors du recensement de 1901 et de 1911, la municipalité de Lorrainville porte le nom de Duhamel-Est. Elle prendra ensuite son nom dans le recensement de 1921. En 1931, le recensement dénombre 466 personnes dans le village et 780 dans la campagne. À la fin des années 1920, le mouvement de peuplement de Lorrainville est à toute fin pratique terminé. Certes, la population augmentera dans les décennies suivantes, mais de façon naturelle, par les naissances, et non plus par la venue de familles de colons.

La population de Lorrainville, 1901-1921

Localité	1901	1911	1921	1931
Lorrainville	722	911	1 160	1 246
Témiscamingue	6 267	8 526	11 662	11 987

Source: Recensements du Canada, 1901-1931. Compilation Marc Riopel.

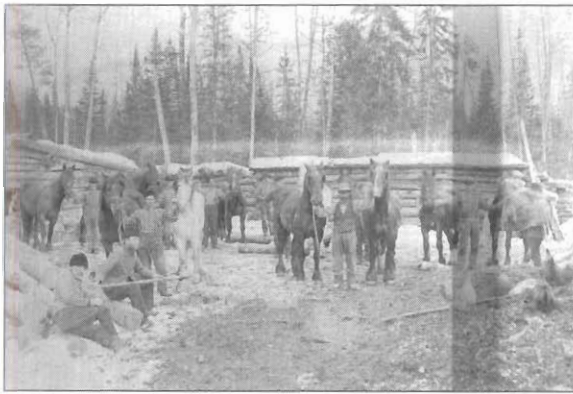
Graduellement, les familles s'emparent du sol et font reculer la forêt, au profit de fermes et de champs cultivés. Lorsque les premiers colons gagnent la région du Témiscamingue, les marchands de bois y sont à l'œuvre depuis une vingtaine d'années.



Chapitre 2

L'économie agroforestière

Au début de la colonisation, l'industrie forestière et l'agriculture constituent la base de l'économie régionale et locale. Alternant entre le travail forestier en hiver et le travail sur la ferme en été, les nouveaux colons vivent dans une économie dite agroforestière.



Les chantiers vers 1900

22 ans. Devant la menace de perdre ses sources traditionnelles d'approvisionnement en bois, l'Angleterre se tourne vers ses colonies nord-américaines. Le bois est alors un élément essentiel pour la Marine royale et pour la société civile anglaises. Les premières mesures adoptées par l'Angleterre consistent en l'imposition, à compter de 1795, de tarifs préférentiels sur l'entrée des produits forestiers en provenance de la Baltique et des pays de l'Europe du Nord, qui visent à favoriser l'achat dans ses colonies. En 1805, à la suite du blocus napoléonien sur les ports de la Baltique, l'Angleterre augmente ce tarif, ce qui accélère le démarrage de l'industrie du bois équarré au Canada. En outre, en 1809-1810, la mère-patrie abolit les droits d'entrée sur les bois provenant de ses colonies en plus de hausser considérablement ceux provenant de la Baltique.

Ces mesures constituent alors un élément primordial pour le démarrage de l'exploitation commerciale des forêts de l'Outaouais et du Témiscamingue, richement pourvues en pins rouge et blanc, en chêne et en orme, principales essences recherchées par les marchands de bois au 19^e siècle. Ces deux régions, comprises dans l'agence forestière de l'Outaouais supérieur, se hissent alors en tête des centres d'exploitation forestière du Québec.

En remontant l'Outaouais vers le Témiscamingue

Au début des années 1800, les chantiers forestiers se situent dans les alentours immédiats de Hull

1. Dans les chantiers, nous hivernerons...

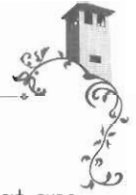
L'activité forestière du Témiscamingue s'inscrit en continuité avec celle de l'Outaouais, dont il forme une sorte de grenier de ressources. Les marchands de bois de l'Outaouais gagnent le Témiscamingue à la suite de l'épuisement des pinèdes de leur région.

Quand la mère-patrie demande l'aide de ses colonies...

L'exploitation des forêts de l'Outaouais débute en 1806 alors que Philemon Wright se lance dans la production du bois équarré. Ce commerce tire son origine du conflit qui éclate entre l'Angleterre et la France en 1793 et qui se poursuivra pendant



Camps dans les chantiers



et d'Ottawa, tant dans le Haut-Canada (Ontario) que dans le Bas-Canada (Québec). Vingt ans plus tard, ils se déplacent vers le nord, le long de la rive québécoise de la rivière des Outaouais et de ses tributaires. Toutefois, la chute des Chaudières limite l'accès aux zones situées au nord de Hull. En 1826, à la suite de requêtes des marchands de bois, le Colonel John By entreprend les travaux de construction d'un canal du côté sud de cette chute. Ce canal est rapidement éclipsé lorsque Ruggles Wright construit un glissoir pour les cages de bois, sur le côté nord de la chute des Chaudières, en 1829. Ce glissoir va indéniablement ouvrir l'accès des pinèdes du Haut-Outaouais. En 1836, les frères McConnell poussent encore plus au nord et ouvrent des chantiers au lac Témiscamingue.

Des équipes de bûcherons s'isolent tout l'hiver dans les environs du lac Témiscamingue pour faire du bois. Lors des longues soirées d'hiver, seuls dans la forêt sans fin, les hommes se racontent histoires et légendes afin de passer le temps. Ils perpétuent les contes et légendes que récitait les coureurs des bois et les voyageurs, dont la fameuse histoire de la chasse-galerie.

La légende de la chasse-galerie



La Chasse-Galerie / Peinture de Fernand Thifault, 1977

[...] la véritable chasse-galerie québécoise parut beaucoup plus tard, soit vers 1740. L'histoire raconte que la veille de Noël [1858], Baptiste Durand et ses compagnons travaillant dans les chantiers de la Gatineau, avaient conclu un pacte avec le diable afin qu'il leur procure un moyen de transport pour aller voir leurs « blondes » à Lavaltrie dans la région des Trois-Rivières. Ils partirent donc à bord d'un canot volant et arrivèrent chez eux pour la messe de Minuit.

Source : Robert Audet et al. **Légendes du Nord-Ouest**. p. 40.

Mon homme me proposait de courir la chasse-galerie et de risquer mon salut éternel pour le plaisir d'aller embrasser ma blonde, au village. C'était raide! Il était bien vrai que j'étais un peu ivrogne et débauché et que la religion ne me fatiguait pas à cette époque, mais risquer de vendre mon âme au diable, ça me surpassait.

- Cré poule mouillée! continua Baptiste, tu sais bien qu'il n'y a pas de danger. Il s'agit d'aller à Lavaltrie et de revenir dans six heures. Tu sais bien qu'avec la chasse-galerie, on voyage au moins 50 lieues à l'heure lorsqu'on sait manier l'aviron comme nous. Il s'agit tout simplement de ne pas prononcer le nom du bon Dieu pendant le trajet, et de ne pas s'accrocher aux croix des clochers en voyageant. C'est facile à faire et pour éviter tout danger, il faut penser à ce qu'on dit, avoir l'œil où l'on va et ne pas prendre de boisson en route. J'ai déjà fait le voyage cinq fois et tu vois bien qu'il ne m'est jamais arrivé malheur. Allons mon vieux, prends ton courage à deux mains et si le cœur t'en dit, dans deux heures de temps, nous serons à Lavaltrie. Pense à la petite Liza Guimbette et au plaisir de l'embrasser. Nous sommes déjà sept pour faire le voyage mais il faut être deux, quatre, six ou huit et tu seras le huitième.

- Oui! tout cela est très bien, mais il faut faire un serment au diable, et c'est un animal qui n'entend pas à rire lorsqu'on s'engage à lui.

- Une simple formalité, mon Jœ. Il s'agit simplement de ne pas se griser et de faire attention à sa langue et à son aviron. Un homme n'est pas un enfant, que diable! Viens! viens! nos camarades nous attendent dehors et le grand canot de la drave est tout prêt pour le voyage.



Je me laissai entraîner hors de la cabane où je vis en effet six de nos hommes qui nous attendaient, l'aviron à la main. Le grand canot était sur la neige dans une clairière et avant d'avoir eu le temps de réfléchir, j'étais déjà assis dans le devant, l'aviron pendante sur le platbord, attendant le signal du départ. J'avoue que j'étais un peu troublé, mais Baptiste qui passait, dans le chantier, pour n'être pas allé à confesse depuis sept ans, ne me laissa pas le temps de me débrouiller. Il était à l'arrière, debout, et d'une voix vibrante il nous dit:

- Répétez avec moi! Et nous répétâmes:

- Satan! roi des enfers, nous te promettons de te livrer nos âmes, si d'ici à six heures nous prononçons le nom de ton maître et du nôtre, le bon Dieu, et si nous touchons une croix dans le voyage. À cette condition tu nous transporteras, à travers les airs, au lieu où nous voulons aller et tu nous ramèneras de même au chantier. (p. 18)

Acabris! Acabras! Acabram!

Fais-nous voyager par dessus les montagnes!

À peine avions-nous prononcé les dernières paroles que nous sentîmes le canot s'élever dans l'air à une hauteur de cinq ou six cents pieds. Il me semblait que j'étais léger comme une plume et au commandement de Baptiste, nous commençâmes à nager comme des possédés que nous étions. Aux premiers coups d'aviron le canot s'élança dans l'air comme une flèche, et c'est le cas de le dire, le diable nous emportait. Ça nous en coupait le respire et le poil en frisait sur nos bonnets de carcajou.

Source : Honoré Beaugrand. *La Chasse-galerie*, 1900. p. 16-19.



Coupe de bois équarri

Source : www.fortcoulonge.qc.ca Consulté le 11-04-2007

fois dans une vingtaine d'années.

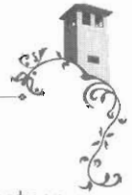
Du bois équarri au bois scié

Dans la deuxième moitié du 19^e siècle, l'histoire de l'industrie forestière québécoise se divise en trois grandes phases. La première se déroule de 1840 à 1874 et se caractérise par une expansion considérable des activités et par un glissement de plus en plus marqué vers le secteur du bois de sciage, à la suite de changements de la demande des marchés. Les baisses considérables du tarif préférentiel par l'Angleterre forcent les entrepreneurs à trouver d'autres marchés, en particulier les États-Unis. En effet, la croissance urbaine des États-Unis

Le bois équarri constitue la principale production du secteur forestier, entre 1800 et 1839. En deuxième place, vient la production de douves en chêne, de fond de douves et de cercles pour les tonneaux. Tous ces produits sont expédiés en majeure partie en Angleterre. Le bois équarri commande une coupe sélective des arbres, ce qui explique que les entrepreneurs forestiers récoltent principalement du pin rouge et, accessoirement, du pin blanc. À la fin des années 1830, certains entrepreneurs diversifient leurs activités, délaissant le bois équarri au profit des billots destinés au sciage. Ce virage entraîne le retrait des exploitants des forêts témiscamiennes. Ils y reviendront toute-



Camp bâti en bois équarri à l'arrivée de la famille Moïse Desjardins à Lorrainville vers 1918



Maison en bois équarri jointé

du bois de sciage plafonne tandis que le secteur du bois équarri connaît un essor, pour ensuite amorcer son déclin à la fin de la période. Afin de répondre à la forte demande de bois équarri, de nombreux entrepreneurs prennent d'assaut les pinèdes témiscamiennes. On assiste alors au véritable démarrage de l'industrie forestière au Témiscamingue. Cette situation s'explique par les aléas du marché, engendrés par la crise économique qui sévit de 1873 à 1879. Par ailleurs, une poussée des activités de construction se fait sentir en Grande-Bretagne, tandis qu'on assiste à l'inverse en Amérique du Nord. La montée du bois scié permet aux marchands de bois de revenir sur leurs anciennes zones de coupe afin de récolter des arbres de plus petites tailles, jusqu'alors délaissés. La troisième phase s'amorce au tournant des années 1890 et se caractérise par la montée du secteur des pâtes et papiers. Au Témiscamingue, ce changement se produit en 1917, comme nous le verrons plus loin dans le texte.

entraîne une forte demande de bois de construction et ses régions productrices ne peuvent satisfaire à la demande. Les Américains se tournent alors vers le Canada pour combler leurs besoins d'approvisionnement en planches et en madriers. Ce commerce s'accroît à la suite du traité de réciprocité entre les deux pays, en vigueur de 1854 à 1866. C'est ainsi qu'à compter du milieu du 19^e siècle, le commerce du bois scié devient dominant dans l'ensemble de la province.

La deuxième phase s'étend de 1874 à 1890 et présente plusieurs particularités comparativement à la précédente. Dans les années 1880, le secteur



Maison en bois de planches (bois scié) sur la ferme de Maxime Rocheleau au rang St-Jean

La fin du commerce du bois équarri

Un fait digne de remarque, c'est la diminution constante de la quantité de bois brut exporté en Angleterre, et l'augmentation tout aussi suivie de l'exportation des sciages. On ne voit plus aujourd'hui [en 1888] ces grands et pittoresques trains, formés de troncs d'arbres équarris, communément appelés plançons, qui autrefois flottaient



Maison de Philippe Bellefumeur, en bois de planches (bois scié)

sur nos rivières. Le bois carré est d'une exploitation dispendieuse, parce qu'on le transporte difficilement, et qu'il faut sacrifier, pour chaque pièce obtenue, l'aubier et la tête de l'arbre. On estime cette perte à un quart de la valeur de l'arbre; on en a fait le calcul dans l'Ontario et l'on a reconnu qu'elle s'était élevée, de 1867 à 1877, à \$3,577,500. Le bois carré doit, en outre, être choisi avec le plus grand soin, être presque parfaitement droit et exempt de noeuds (sic), de fissures et de tout autre défaut. Il faut qu'il ait la même épaisseur d'un bout à l'autre, une légère différence entre les deux bouts seulement étant permise; voilà pourquoi de magnifiques brins



ont été souvent laissés sur le terrain parce qu'ils n'étaient pas d'une grosseur uniforme. On ne peut pour faire des plançons, abattre des arbres de moins de soixante pieds de long, à compter de trente pouces de la souche; et comme la plupart des gros arbres de nos forêts ont été coupés, on ne saurait, être surpris aujourd'hui de la disparition rapide des trains de bois, ni de ce que les concessionnaires de coupes utilisent jusqu'à la dernière limite la matière première et tirent profit de toutes les parties irrégulières de l'arbre, des croûtes, etc., etc., qu'ils venaient pour des usages grossiers ou même pour la combustion. Cependant, il descend encore quelques rares trains de bois de la rivière des Quinze, dans l'Outaouais supérieur; mais de la région du lac Nipissingue, au contraire, le long de la ligne du Pacifique, dans la province d'Ontario, il en est venu cette année vingt-cinq ou trente; c'est que, dans cette région, la forêt de pins est encore vierge et touffue; aussi les marchands de bois d'Ontario paient-ils des prix exorbitants pour y obtenir des exploitations.

Source : Arthur Buies. **L'Outaouais supérieur**. 1889, p. 69-70.

L'assaut des forêts témiscamiennes

Avant de s'attaquer aux pinèdes témiscamiennes, les marchands de bois doivent acheter des concessions forestières, ce qui leur donne le droit exclusif sur le bois d'une partie du territoire. Ainsi, dans les années 1840 et 1850, ils en acquièrent autour des rivières des Outaouais et Dumoine. Les concessions situées autour de la rivière et du lac Kipawa se vendent à compter de 1865, et celles avoisinant le lac Témiscamingue, dans les années 1870. Au cours des années 1880 et 1890, les marchands de bois acquièrent les concessions forestières des zones est et nord de la région, notamment autour des lacs Simard et Des-Quinze et le long de la rivière des Outaouais supérieur.

L'exploitation des forêts témiscamiennes débute sur une base régulière dans les années 1860. En 1863, on compte cinq chantiers forestiers autour du lac Témiscamingue. Cette année-là, un entrepreneur forestier, Charles George Meech, passe l'hiver à Opémican avec son épouse, où ils établissent un centre d'approvisionnement de leurs chantiers du lac Kipawa. Dix ans plus tard, Olivier Latour met en exploitation un premier moulin à scie dans la région du lac Témiscamingue, au nord de la décharge de la rivière Kipawa. À ce moulin Latour, on fabrique des rames servant à faciliter le flottage des radeaux de bois. Pour accéder aux forêts du Témiscamingue, les marchands de bois remontent la rivière des Outaouais avec leurs équipes de bûcherons et de draveurs.

Description d'un chantier forestier

Ces chantiers sont ou de bois carré ou de billots. Le nombre des hommes varie de vingt, trente, quarante, cinquante, soixante hommes, soixante-et-dix, quatre-vingt hommes selon le besoin. Ils sont logés dans une maison en bois rond plus ou moins grande aussi, ayant des fois 34 pieds sur 30, et des fois 44 pieds sur 30 au besoin. Autrefois la cambuse était le grand luminaire et le grand foyer du chantier dont elle occupait le centre; tout autour étaient les lits superposés des hommes.

Aujourd'hui [en 1896] la cambuse a fait place au poêle. Autour de la cambuse jadis étaient tendues des cordes sur lesquelles chaque soir on suspendait les milles guenilles durcies par la gelée ou mouillées par le doux temps de la journée.

Les lits ont pour duvet des branches de sapin. Un des coins du chantier est réservé au cuisinier et aux ustensiles de ménage.

Tous les hommes sont assis autour de la cambuse, mangeant, fumant, affilant leur hache. Jasant, ou s'étendant sur leur grabat.

Source : Calixte Mourier omi. **Histoire de Témiscamingue**. 1896, p. 25.

Au début des années 1870, l'exploitation forestière s'intensifie dans la région du Témiscamingue, en raison de la reprise du secteur du bois équarri et de l'épuisement des forêts de pin de l'Outaouais.



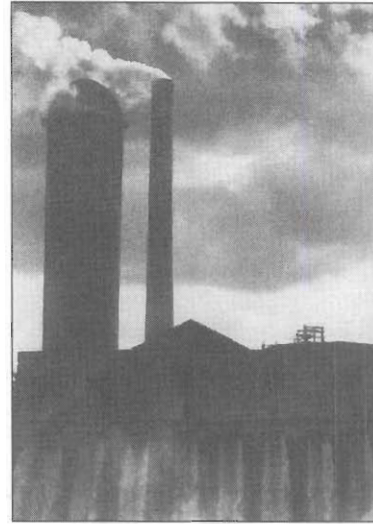
En 1874, les compagnies Booth, Gillies, McLaughlin et Eddy exploitent des chantiers forestiers autour du lac Kipawa. En 1885, une quinzaine de marchands de bois gèrent 40 chantiers qui emploient



Usine E.B. Eddy, fin du 19^e siècle

Source : www.histoirequebec.qc.ca consulté le 11-04-2007

2000 bûcherons-voyageurs autour des lacs Témiscamingue, Kipawa, des-Quinze et Simard et le long des rivières Montréal et Blanche. La majeure partie de ces activités se concentrent autour du lac Kipawa où le père Mourier recense, lors de ses missions des chantiers en 1885, 16 mar-



Usine de pâtes et papiers Booth à Ottawa, vers 1890

Source : <http://bilan.usherbrooke.ca> consulté le 11-04-2007

chands de bois et 36 chantiers forestiers employant 1459 bûcherons. En 1887, Mourier dénombre, dans ce même secteur, 10 marchands de bois, 34 chantiers et 1344 bûcherons. En 1900, les entrepreneurs

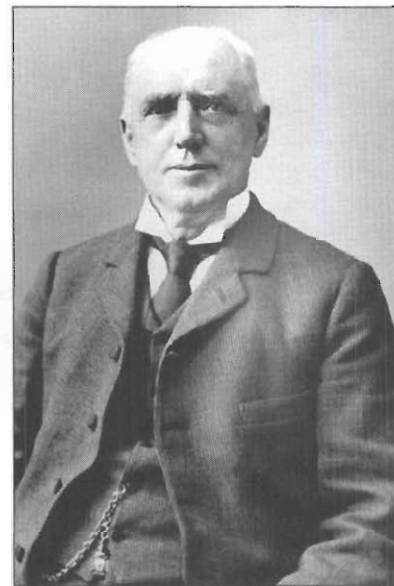
embauchent 5000 bûcherons-

Les scieries témiscamiennes

Parallèlement, les marchands de bois mettent en exploitation des moulins à scie à l'embouchure ou à proximité des rapides des rivières. À la fin des années 1880, neuf scieries sont en activité. Olivier Latour en possède deux, l'une à proximité de l'embouchure de la rivière Kipawa, l'autre au rapide des Érables. En 1885, il vend cette dernière à M. Lewis. En 1887, Ezra Butler Eddy achète celle de la rivière Kipawa. En 1884, Allan Grant en met une en activité à la Tête-du-Lac. M. Bronson en possède une au rapide La Cave. On en compte trois autres à la tête de la rivière Bashing, propriétés d'Eddy, Edwards et Hurdmann. En 1887, François-Xavier Coursol construit une scierie à Ville-Marie. Il s'agit de petites scieries fonctionnant sur une base saisonnière. En 1888, Alex Lumsden en construit également une sur le ruisseau Gordon. Cette dernière se démarque des autres par son importance et ses retombées sur la région.

Le démarrage de cette grosse scierie entraîne la formation d'un petit centre industriel, nommé le Lumsden's Mill, situé près de l'actuelle halte routière à l'entrée nord de la ville de Témiscaming. Ce hameau devient le troisième de ce secteur. Il s'ajoute au Long-Sault, situé près de l'actuelle usine de Tembec, où vit une dizaine de familles canadiennes-françaises, des bûcherons, des draveurs et des employés de la Société de colonisation du lac Témiscamingue. Il y a aussi le hameau du Gordon Creek, formé de maisons en bois rond qui s'élèvent le long du ruisseau en face de la gare, à Témiscaming. Il regroupe principalement des hommes travaillant aux opérations du flottage du bois sur le ruisseau Gordon.

Alex Lumsden profite du pouvoir hydraulique de ce nouveau ruisseau et érige, en 1888, une scierie à proximité de ses rapides ainsi qu'un petit village forestier, qui portera le nom de Lumsden's Mill. Il se démarque des autres exploitants forestiers qui, eux, exportent leurs pièces de bois vers leurs



Ezra Butler Eddy

Source : <http://outaouais.quebecheritage-web.com> consulté le 12-04-2007



Usine E.B. Eddy, Hull vers 1871

Source: www.bilan.usherbrooke.ca consulté le 11-04-2007

dans la région au début de l'automne et la plupart redescendent chez eux le printemps venu, sur une cage de bois, devenant ainsi draveurs. La population locale est insuffisante pour répondre aux besoins en main-d'œuvre des marchands de bois : en 1900, ces derniers embauchent 5 000 bûcherons alors que le Témiscamingue ne compte que 6 200 personnes. Plusieurs de ces voyageurs décideront de s'établir sur une terre agricole, au début des années 1890. À la suite de la colonisation du Témiscamingue, les marchands de bois vont embaucher davantage d'habitants de la région, pour travailler dans les chantiers, tout en continuant de retenir les services des « voyageurs ».

Les entrepreneurs embauchent les bûcherons, aux mois d'août et septembre, et tous ensemble, ils prennent la direction des forêts témiscamiennes, emportant avec eux outils de travail et vivres pour l'hiver. Leur première tâche est de construire le chantier forestier qui consiste en quelques bâtiments : dortoirs, cafétéria, bureau du gérant et écurie. Il y a aussi un entrepôt où sont conservées nourriture et marchandises diverses. Plusieurs entrepreneurs possèdent également des fermes situées à proximité de leurs campements forestiers. Au 19^e siècle, les chantiers sont généralement construits en bois équarri. Un poêle à bois s'élève au milieu du chantier, réchauffant les bûcherons qui s'entassent sur les lits faits de bois écorcé recouverts de branches de sapin en guise de matelas.

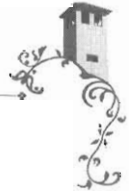
La coupe des arbres débute aussitôt le campement terminé et se poursuit jusqu'à la fin de décembre. Les pièces de bois équarri ou les billots sont tirés par des chevaux jusqu'au chemin projeté. En janvier, s'il y a assez de neige, des hommes construisent des chemins qui vont des zones de coupe jusqu'à la rivière ou le lac le plus près. Commence alors le transport des pièces de bois avec des traîneaux doubles (communément appelés « sleighs ») tirés par des chevaux jusqu'au lac ou rivière où elles sont empilées. Les bûcherons demeurent au chantier jusqu'à la fonte des glaces. Au printemps, commence la saison de la drave.



Transport du bois à l'aide des chevaux dans les chantiers

L'organisation des chantiers de bois équarri, en 1885

Jetons un coup d'œil sur l'organisation intérieure d'un chantier et sur les différents emplois que les hommes s'y partagent. Tout d'abord en premier lieu se présente le chef, le capitaine, le foreman de la bande, ayant à ses côtés le mesureur, l'inspecteur du bois et le commis chargé de tenir les comptes; puis viennent le cuisinier ou le



cook, son aide de camp ou showboy, les bûcheurs qui abattent les pins et coupent les billots du bois, les pileurs qui mettent les billots en piles, en rollways comme disent les anglais, les charretiers qui transportent les billots sur les bords du lac ou de la rivière, les chargeurs qui mettent le nombre voulu de billots sur le traineau, le déchargeur qui roule, pile entasse les billots sur la glace, le portageur qui chaque jour part du chantier pour le dépôt et du dépôt pour le chantier, afin de chercher et d'apporter les provisions ou les agrès nécessaire, tels que farine, lard, foin, avoine pour les chevaux, le forgeron qui ferre les chevaux et fait tous les ouvrages à la forge et au marteau, l'ouvrier en anglais le handy-man pour faire raccomoder les traineaux et tout ce qui s'y rattache. Chaque chantier a de plus un dépôt situé plus ou moins loin d'où il tire ses approvisionnements que montent pendant l'hiver des charretiers engagés dans ce but et qui gagnent ainsi leur vie et celle de leurs familles. C'est alors un va et vient continu qui nécessitent ces hôtelleries ou stopping places qui bordent tous les chemins. On rencontre quelques fois sur le chemin une vingtaine de charretiers de suite dont on est heureux souvent d'éviter la file. C'est ordinairement pour eux un voyage de cinq, six, sept jours pour monter et autant pour redescendre, voyage parfois très pénible quand les chemins d'hiver sont mauvais et périlleux quand les chevaux passent sur une méchante glace et se noient quelquefois avec leurs conducteurs. Tout le long jusqu'au dépôt les charretiers peuvent dételer et se reposer dans des maisons au chaud. Au dépôt se trouve l'agent, chargé de gérer les affaires du bourgeois; le maître-commis qui tient tous les comptes en main; les allants et venants de chaque jour; la cuisinière qui a son de la table et du pot au feu. N'oublions pas de mentionner les poules et les vaches qui fournissent les unes les œufs les autres le lait et le beurre. Autrefois en 1863-1864 par exemple la nourriture dans les chantiers était bien pauvre bien mesquine. Aujourd'hui le luxe même y pénètre, y met les confitures, les pommes, les pâtés au bœuf, le beurre, etc. Certains dépôts sont élégamment bâtis et ressemblent à une bonne maison bourgeoise; d'autres sont plus modestes, plus simples, sans éclat, mais dans tous on reçoit la plus franche hospitalité. Il en est de même des chantiers dont quelques uns sont plus grands, mieux faits, moins noirs et enfumés, plus confortables et d'autres moins.

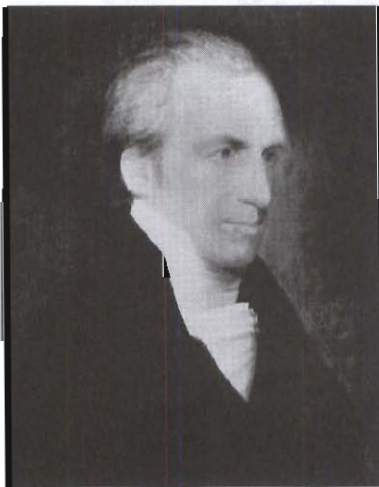
Jusqu'ici nous n'avons que visité des chantiers de billots. Voici sous nos yeux l'unique chantier de bois carré pour la saison. Dans les chantiers de bois carré outre les différents emplois que l'on rencontre dans tout chantier tels que décrits plus haut, on remarque les piqueurs qui abattent les arbres, les ligneurs qui les dégrossissent jusque à la ligne, les équarisseurs qui parachèvent l'ouvrage du piqueur et du ligneur.

Source : Calixte Mourier, omi. **La mission des chantiers 1885.**

Les marchands de bois profitent de la configuration du bassin hydrographique pour transporter leur bois des zones d'abattage. Lorsque le printemps arrive, la débâcle entraîne avec elle des centaines de pièces de bois coupées pendant l'hiver. Cette opération de transport du bois ne se fait cependant pas d'elle-même et des hommes doivent intervenir pour la contrôler.

Les cages de bois et le métier de draveur

En 1806, Philémon Wright, un des importants marchands de bois canadiens, introduit sur la rivière des Outaouais une technique utilisée sur d'autres rivières pour transporter par voie d'eau ces énormes pièces de bois équarri, les radeaux de bois formés d'une série de cages de bois. Une cage de bois comprend 20 pièces de bois retenues ensemble par deux gros morceaux de bois. Une



Philémon Wright

Source: www.ecdmd.qc.ca consulté le 12-04-2007



Bois en bille libre lors de la drave

Source : www.temiscamingue.net consulté le 12-04-2007

telle cage pèse 40 tonnes. Ces cages flottent sur les différentes rivières, des-Quinze, Blanche, Kipawa, Montréal et Gordon, jusqu'au lac Témiscamingue. Là, elles sont regroupées l'une à la suite de l'autre, pour former un radeau de bois. En moyenne, un radeau de bois compte 72 cages et contient 1 440 pièces de bois équarri, quoi qu'il ne soit pas rare de voir, en provenance du Témiscamingue, des radeaux de 80 à 100 cages, contenant jusqu'à 2 000 pièces de bois équarri. Les radeaux se déplacent également à l'aide de rames ou d'une voile, dirigés par une équipe de 22 draveurs. Une équipe se compose, outre des draveurs, d'un cuisinier et de ses aides, et tous demeurent dans des tentes de toile montées sur le radeau. Il s'agit de

« voyageurs » dont le contrat d'embauche stipule qu'ils doivent conduire les radeaux de bois jusqu'à Québec. Dans les années 1890, les compagnies embauchent également des Algonquins de la région, à titre de draveurs, pour descendre les radeaux de bois.

À compter de 1895, les frères McLaren commencent à faire flotter le bois en bille libre sur les rivières et le lac Témiscamingue, ce qui marque le début d'une nouvelle époque dans l'histoire du flottage du bois dans la région. Cette méthode gagne en popularité auprès des marchands de bois à l'œuvre dans la région, d'autant plus que la production du bois équarri diminue considérablement. C'est en 1906 que le dernier radeau de bois est expédié des forêts du Témiscamingue.

Le dur métier de draveur

La période du flottage était pour les voyageurs (elle existe encore [en 1937]) la plus rude, en même temps que la plus périlleuse de sa dure vie : Passer des journées entières à rouler sur des billes flottantes, se jeter jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée du printemps pour faire suivre des pièces récalcitrantes, parcourir, sur de longues distances, les rives enchevêtrées des ruisseaux, enfonçant jusqu'aux genoux dans une vase gluante ou butant sur un « corps mort », pendant que la longue gaffe se cherche un chemin à travers les autnaies, aller jusqu'au milieu de rapides impétueux libérer le train de bois arrêté dans sa descente par un obstacle invisible, risquer de s'engouffrer avec les billes dans la vrille d'un remous, demeurer tout le jour trempé jusqu'à la ceinture, avec la perspective de reprendre, le lendemain, dans les mêmes habits humides, les mêmes travaux et les mêmes périls, telle était la vie de nos « draveurs » pendant deux, trois mois et plus. Aussi, lorsque la colonisation vint en notre pays, vit-on sur le parcours de la rivière depuis le Long Sault jusqu'à la Demi-charge, de nombreuses croix, indiquant les endroits où des voyageurs trop aventureux avaient fait le plongeon fatal, broyés par mille troncs d'arbres courant à l'assaut de leur liberté, ou disparus au milieu d'un peloton de billes dans le gouffre d'une « cave » devenue leur tombeau.

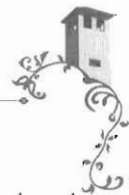


Draveurs sur les billots

Source : www.collectionscanada.ca consulté le 12-04-2007

Source : Augustin Chénier. **Notes historiques sur le Témiscamingue**. 1937, p. 65-66.

Entre 1884 et 1929, la majorité des colons de Lorrainville trouvent de l'emploi en hiver dans les

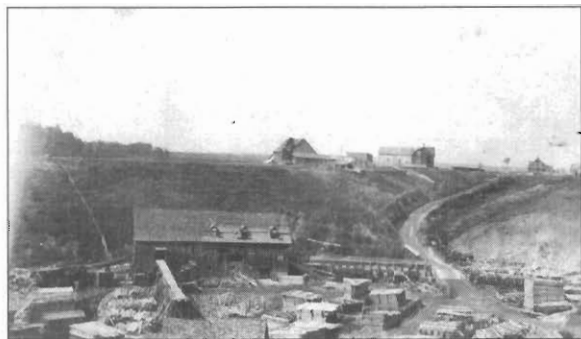


chantiers forestiers de la région. Plusieurs poursuivent même le printemps venu en s'embauchant sur la drave. De plus, d'autres agriculteurs vendent du bois aux scieries des environs.

Les scieries des environs de Lorrainville

À l'époque de la colonisation, plusieurs localités comptent une petite scierie, située sur le bord des cours d'eau. Ces petites industries rendent de grands services aux agriculteurs qui y font notamment couper des billots afin de se construire une demeure plus confortable. Même si Lorrainville ne compte pas à proprement parler de scierie, une se situe à proximité, sur la rivière La Loutre sur le lot 38 du rang 2 de Laverlochère. En 1914, elle appartient à Maxime Rocheleau.

Les scieries à l'époque de la colonisation



Moulin à scie, à Lorrainville, près de la rivière La Loutre
Source : Jocelyne Bergeron-Gauthier

Parlant d'industrie, deux moulins à scie fonctionnant avec des turbines à l'eau opéraient sur la rivière la Loutre qui traverse le Témiscamingue de l'est à l'ouest pour tomber à Guigues dans le lac Témiscamingue. Un de ces moulins, propriété de M. Talbot, se trouvait dans la paroisse de Laverlochère et l'autre, propriété de M. Gauthier, était à Guigues. En plus de convertir en bois de sciage les billots qui leur arrivaient en partie par la drave de la rivière, ces petits pouvoirs d'eau opéraient aussi un planeur à bardeaux, une moulange à grain et un moulin à carder la laine. Deux gros moulins à scie à vapeur opéraient à

Béarn, propriété des Gaudet de père en fils, et l'autre à Latulippe (sic), propriété de M. Thibault. Ces entreprises rendaient un service très appréciable à tous les cultivateurs.

Il est à noter qu'on pouvait payer le prix des services rendus avec de la moulée, laine, ou bois selon le cas. Par contre, ceux qui désiraient acheter ces matériaux savaient où s'adresser.

Source : Rémi Jodouin. **En-d'ssour**. 1973, p. 16-17.

À la fin des années 1910, d'importants changements surviennent dans le monde des forestiers de Lorrainville. La transition vers le secteur des pâtes et papiers apporte de nouveaux débouchés pour les agriculteurs et de nouveaux emplois en forêt.

L'usine de pâtes et papiers et les transformations en forêt

Le développement industriel que connaît le Québec, dans les années 1910, s'étend au Témiscamingue. L'investissement le plus important se produit en 1917 au Lumsden's Mill, lorsque la Riordon Pulp and Paper achète les installations industrielles de l'endroit en plus des concessions forestières de la majorité des entrepreneurs forestiers œuvrant dans le secteur du bois de sciage. Ces concessions s'étendent, grosso modo, de Fabre jusqu'au nord des futures villes de Rouyn et de Noranda. La Riordon construit un moulin de pâte à papier et une ville, au pied des rapides du Long-Sault, et révolutionne l'exploitation forestière en région en



Transport du bois par train, en février 1943
Source : Ghislaine Chartier-Paquin



exploitant les forêts d'épinettes. De nouvelles conditions de travail s'implantent dans les chantiers forestiers. Parallèlement, la nouvelle ville de Témiscaming offre de nouveaux débouchés pour les produits des agriculteurs de Lorrainville tandis que la Riordon, puis la Canadian International Paper, à compter de 1925, achètent le bois de papier des agriculteurs de la localité. Les agriculteurs utilisent le nouveau chemin de fer pour y expédier leurs produits.

Les bûcherons s'attaquent désormais aux forêts d'épinette, essence jusqu'alors ignorée par les marchands de bois d'œuvre. Les agriculteurs et leurs fils de Lorrainville se rendent donc dans les chantiers de bois de papier, situés au nord du Témiscamingue, là où abondent les épinettes. Au début des années 1920, ils travaillent dans le secteur de Rouyn et de Noranda, puis ils se déplacent graduellement vers l'est pour atteindre les sources de la rivière des Outaouais supérieur dans les années 1940. Les méthodes d'abattage des arbres dans les chantiers d'épinettes diffèrent de celles des chantiers de billots. Les hommes travaillent en équipe de trois ou quatre personnes, ainsi formées : deux bûcherons, un charretier et dans certains cas, un « rouleur » s'ajoute, celui qui empile les billots près des chemins. Les bûcherons utilisent un nouvel outil pour couper les épinettes, le « bucksaw », une petite scie à lame amovible. Pendant ce temps, d'autres bûcherons trouvent de l'emploi auprès des compagnies de bois d'œuvre toujours en activité dans les secteurs du lac Kipawa et de la rivière Montréal.

À compter de 1922, la gestion des chantiers forestiers change considérablement. La Riordon confie alors l'ensemble des activités de récolte forestière à des sous-traitants forestiers, communément appelés les « jobbers ». Ce recours à la sous-traitance résulte en des gains de productivité à plusieurs niveaux pour la compagnie papetière et la décharge jusqu'à un certain point des imprévus qui peuvent survenir au cours de la saison d'abattage, au profit du sous-traitant. Quelques Lorrainvillois se lanceront dans ce secteur d'activité.



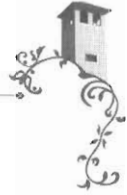
Chantier chez Clovis Baril, vers 1900

Le « jobber » détermine le salaire minimum des bûcherons et se charge de la construction des camps et du réseau de chemins forestiers sur son territoire. La coupe du bois s'avère une activité très risquée, soumise aux aléas de la température. S'il tombe trop de neige ou pas assez, cela compromet la bonne marche des opérations. Les « jobbers » doivent obligatoirement respecter leurs contrats et livrer le bois au moulin, peu importe ce qui peut arriver, au risque de ne pas être payés et de faire faillite.

Après la Première Guerre mondiale, les bûcherons profitent de la prospérité économique et voient leurs salaires augmenter considérablement et

atteindre de 75 \$ à 150 \$ par mois, en 1920-1921, comparativement à 26 \$ en 1900-1901. Cette prospérité s'avère cependant de courte durée, car la crise économique de 1921 fait dégringoler les salaires qui atteignent, en 1922-1923, la moitié de ceux payés deux ans auparavant. Par ailleurs, la situation économique se détériore dans l'industrie forestière tout au long des années 1920 et, au début de 1928, une crise de surproduction éclate dans le secteur des pâtes et papiers. Malgré la baisse de production du moulin de Témiscaming, la CIP poursuit ses coupes forestières en 1928 et en 1929, fournissant de l'emploi aux sous-traitants et aux bûcherons de Lorrainville. Les effets de la crise se feront tout de même bientôt sentir dans les forêts témiscamiennes.

En 1928, à la suite d'une initiative des compagnies forestières, les « jobbers » introduisent la rémunération à la pièce pour les bûcherons. Ils tentent de cette façon de résoudre les principaux problèmes qui sévissent dans l'industrie et dans les chantiers, dont la baisse de productivité, la grande mobilité de la main-d'œuvre et la pénurie de travailleurs spécialisés. Par contre, ce système est peu rentable pour la majorité puisque seuls les excellents bûcherons tirent profit de ce mode de rémunération.



On drave de la pitoune...



En 1939, Emmanuel Chartier et son ami, sur la rivière gelée, attendant la fonte pour le début de la drave

Source : Ghislaine Chartier-Paquin

La coupe des épinettes modifie la façon de faire flotter le bois à partir des zones d'abattage à l'usine de Témiscaming. Dorénavant, les draveurs dirigent des billots sur les principales rivières de la région, communément appelés de la pitoune. La saison de drave dure environ quatre mois par année. Elle commence vers la fin du mois de mai et se termine en septembre. Le coup d'envoi est donné avec la fonte des glaces sur les lacs et les rivières, entraînant les milliers de billots coupés pendant l'hiver. Le travail des draveurs débute alors : ils doivent s'assurer que les billots suivent le cours de la rivière et qu'ils ne s'échouent pas sur la grève, ce qui est un risque, en raison de la crue des eaux printanières, ou encore qu'ils ne forment pas d'embâcles dans les passages étroits et les rapides. Les draveurs doivent alors remettre les billots à l'eau et défaire les embâcles, et ce, rapidement, parce que d'autres billots arriveront sous peu.

La mise en production du moulin de pâte à papier de Témiscaming, en 1918, intensifie les activités forestières et de flottage du bois. Le nombre de billots flottés provenant du nord de la région augmente considérablement et les activités du camp de drave de La Gap s'accroissent. Devant la pénurie de travailleurs, la ICO se tourne vers les habitants de Lorrainville pour combler ses besoins de main-d'œuvre. De plus, durant ses années d'activités, la Riordon organise le réseau de flottage du bois dans le secteur

des lacs Simard et des-Quinze. En 1918, la Riordon construit le Riordon Depot à la Baie Gillies, sur le lac des-Quinze. Pendant l'été, ce camp loge les draveurs et assure l'approvisionnement des bateaux et des hommes. Le déplacement vers le nord des zones de coupes forestières amène la Riordon à établir un nouveau camp de draveurs de l'autre côté du lac Simard, nommé le Boom Camp. Il s'agit du camp le plus important de la compagnie papetière. Par la suite, à compter de 1925, la CIP développera davantage ce réseau de flottage et d'approvisionnement des chantiers de ce secteur.

Ainsi, les premiers colons de Lorrainville comptent sur les chantiers forestiers pour obtenir un salaire leur permettant de développer leur entreprise agricole.

2. De l'agriculture pionnière à l'industrie laitière

Deux grandes étapes marquent l'agriculture à Lorrainville au cours de cette période. La première se déroule de 1884 à 1910 et se caractérise par le démarrage des activités de la ferme : défrichement, construction d'une maisonnette, ensemencement en vue des grandes cultures et du potager, vente des maigres surplus aux chantiers forestiers et travail en forêt l'hiver. C'est l'époque de l'agriculture pionnière où tout est à faire. Les agriculteurs de Lorrainville sont toutefois avantagés puisqu'ils demeurent sur des terres de première qualité, en bonne partie défrichées. Certains agriculteurs se tirent rapidement fort bien d'affaires. La deuxième étape débute en 1910 avec la fondation d'une beurrerie. C'est la transition vers l'industrie laitière. Les agriculteurs se dotent alors d'un petit troupeau de vaches laitières et de l'équipement nécessaire à la fabrication de la crème.

L'agriculture à la remorque des chantiers, 1880-1907

À l'arrivée des familles de colons à Lorrainville, au tournant des années 1890, quelques exploitations agricoles sont déjà en œuvre dans la région. Les Oblats en possèdent une, datant de 1874, dirigée par le frère Joseph Moffet et située au cœur du canton Duhamel, sur le site de l'actuel



Frère Joseph Moffet

Source : Société d'histoire du Témiscamingue

Palais de justice, à Ville-Marie. Au début des années 1880, cette exploitation compte une étable, une grange, un hangar et une maison, en plus de quelques autres bâtiments. Plusieurs des premiers colons de Lorrainville y travaillent l'été, afin de s'assurer un revenu d'appoint.

En outre, la majorité des marchands de bois actifs dans la région exploitent une ferme à proximité de leurs zones de coupes forestières et de leurs chantiers. Dans les années 1880, trois fermes s'élèvent dans la partie nord du canton Guigues, près de la rivière des-Quinze. Dans le canton Fabre, les Grier exploitent deux fermes. À l'extrémité du chemin des-Quinze reliant la Baie-des-Pères à la Baie des-Quinze et qui deviendra la Baie Gillies, les frères Gillies dirigent une ferme d'environ 73 hectares, en 1899. Ce chemin passe au cœur de l'actuel village de Lorrainville. Ces premières exploitations agricoles produisent uniquement en fonction du marché régional, celui des chantiers forestiers. À la suite de la colonisation de la région, les marchands de bois préféreront s'approvisionner auprès des colons, dont ceux de Lorrainville.

Jusqu'au début des années 1910, le marché des chantiers forestiers constitue le principal débouché pour les produits de la ferme des colons-agriculteurs de Lorrainville, en particulier pour les grains, les pommes de terre et le foin. Toutefois, ce marché est volatil et profite surtout aux colons nouvellement établis à proximité des zones de coupes forestières. De plus, ce marché est

limité, car en vendant leur foin les agriculteurs ne peuvent pas garder beaucoup d'animaux, ce qui les contraint à produire uniquement pour les chantiers. Il s'agit cependant d'une chose pratiquement impossible à faire puisqu'il y aura toujours de nouveaux colons situés plus près de ces marchés qui assumeront ce rôle.

Au tournant du 20^e siècle, de nouveaux marchés s'offrent aux agriculteurs de Lorrainville et des vieux cantons de colonisation. Dès 1904, la mise en valeur des mines de la zone de Cobalt engendre l'ouverture de trois villes, situées du côté ontarien du lac Témiscamingue : Cobalt, Haileybury et New Liskeard. Pendant quelques années, ces villes absorberont une bonne partie de la viande et des légumes produits par les agriculteurs de Lorrainville. Le marché du secteur minier de Cobalt dure à peine une décennie puisque, à compter de 1915, l'activité minière diminue considérablement, entraînant l'exode d'une partie de la population et, du coup, la baisse de la demande de produits agricoles.

Les Jodouin vont au marché d'Haileybury

La préparation d'un marché est devenue une activité assez importante sur la ferme. D'abord, le surplus de ce qu'on peut disposer de sa propre ferme est acheté après la messe du dimanche à la porte de l'église. Les gens du marché étant connus, chacun vient leur offrir leurs produits disponibles. Les animaux doivent être livrés vivants le jeudi afin de passer à l'abattoir le même soir.

La quantité de viande nécessaire pour un marché consistait en quatre porcs, deux



Haileybury, en 1905

Source : www.archives.gov.on.ca consulté le 12-04-2007



boeufs, deux ou trois agneaux et toutes les volailles et les œufs disponibles. À certain temps de l'année il y avait aussi les légumes. C'est donc dire que toute cette marchandise empaquetée dans des boîtes de bois fabriquées à cet effet constituait un voyage pour une paire de chevaux.

De très bonheur [sic] le vendredi matin, papa et maman quand elle le pouvait, s'embarquaient pour les six milles qui les séparaient de Ville-Marie afin d'arriver à temps avec leur voyage de marchandises pour le départ du bateau qui les traverseraient en Ontario.

Quel coup d'œil en arrivant sur la « côte des Pères » comme on l'appelait, que d'apercevoir le coquet village de Ville-Marie encadré dans ses ormes, le grand lac Témiscamingue, le quai où deux et parfois trois bateaux à vapeur jetant à pleins tuyaux leur fumée noire.

Toute la cargaison du marché arrivait à Haileybury vers midi. Tous s'affairaient à dépaqueter et à tailler la viande, chacun à leur comptoir respectif, loué pour un an. Vers quatre heures de l'après-midi, les portes étaient ouvertes aux clients pour la durée de la veillée, du vendredi et le samedi avant-midi. C'était ensuite le retour. Départ à une heure p.m., et arrivée à Ville-Marie vers six heures. On reprenait les chevaux qu'on avait laissés à la garde du maître d'écurie de l'hôtel Landreville, et par le même chemin mais avec des boîtes vides, ou à peu près, on retournait à la maisonnée qui avait été laissée sous la garde des enfants les plus grands. Inutile de dire que les gardiens s'étaient fait valoir. Aussi on rapportait toujours quelques gâteries, fruits, bonbons, articles d'école, ou lingerie achetée aux magasins de l'Ontario.

Source : Rémi Jodouin. *En-d'ssour*. 1973, p. 29-30.

L'agriculture, une affaire familiale

La première tâche des nouvelles familles de colons est de s'attaquer au défrichage de leur lot de colonisation. Généralement, le choix de ce lot se fait par l'homme, qui monte dans la région un an avant sa famille. Pendant l'été, il construit une petite maison en bois rond et durant l'hiver, il travaille dans les chantiers forestiers. Le printemps suivant, il revient avec sa famille, son mobilier et quelques animaux. Une fois installé dans la nouvelle résidence, plutôt modeste, le travail commence. Toute la famille s'affaire au défrichage. Le père et ses garçons, s'ils sont assez vieux, coupent et débitent les arbres, tandis que la mère et les plus jeunes charroient les branches qu'ils font brûler. Vient ensuite la partie difficile pour rendre l'espace cultivable, l'essouchement. Cette tâche s'effectue à l'aide de boeufs ou de chevaux. À Lorrainville, lorsque les colons arrivent sur leur lot, le travail d'essouchement s'avère relativement facile dans la plupart des cas. En effet, un incendie majeur a détruit la majorité de la forêt du canton Duhamel, dans les années 1870. Peu après l'établissement, les nouveaux agriculteurs s'affairent à développer un potager.

Le potager

En agriculture, ce qui frappait d'abord, c'est le jardin potager qui devait suffire aux besoins de la famille et qui n'était jamais négligé. On y cultivait la variété de légumes la plus complète. Avec l'aide des hommes pour les travaux les plus lourds, le jardin était surtout la responsabilité des mamans avec les enfants d'âge scolaire. La culture des patates se faisait cependant avec la culture générale de la ferme qui consistait en plus



Azilda Diamond, épouse de Moïse Desjardins, dans son jardin
Source : Suzanne Desjardins



à faire produire à la terre tout ce qui devait suffire à un troupeau d'une quinzaine de vaches laitières et à l'élevage des animaux à boucherie, jeunes bœufs, porcs, agneaux et volailles.

Source : Rémi Jodouin. *En-d'ssour*. 1973, p. 17.

L'automne venu, l'homme va travailler dans les chantiers, d'où il reviendra seulement au début du printemps. Si ses fils sont assez vieux, ils partent avec lui. L'argent gagné en forêt pendant l'hiver servira ensuite à acheter des animaux pour grossir le cheptel. Pendant ce temps, la femme s'occupe des animaux, aidée par ses enfants, et cela, en plus de ses tâches domestiques habituelles.

Les agriculteurs, l'hiver...

Après les fêtes, tout étant en ordre sur la ferme, les hommes disponibles pouvait (sic) aller, avec leur chevaux, passer les trois mois de l'hiver aux chantiers forestiers. Notons que plusieurs profitaient de cette saison morte pour se procurer le bois nécessaire à la construction sur la ferme. En même temps se coupait le bois de chauffage pour édifices publics, églises, écoles, et celui des villageois. Durant le mois de février et mars on procédait aussi à l'emmagasinage de la glace. Cette glace était sciée à la main sur le lac ou la rivière le plus près, en blocs d'environ 24 pouces carrés, soit huit pieds cubes et transportés en « sleighs » (ou traîneaux (sic) à chevaux) pour être entreposés dans le bran de scie.



Transport des blocs de glace de 24 pouces

Un montant de cinquante blocs était suffisant pour les besoins d'un cultivateur, soit pour conserver le lait et la viande fraîche durant l'été.

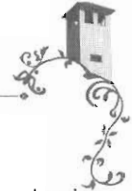
Source : Rémi Jodouin. *En-d'ssour*. 1973, p. 20- 21.

L'industrie laitière, une panacée pour les colons?

Dès le début du 20^e siècle, les spécialistes du ministère de l'Agriculture conseillent aux agriculteurs du Témiscamingue de se convertir à l'industrie laitière. La région possède les éléments indispensables à cette production, notamment l'abondance du trèfle et du fourrage vert. Il ne manque plus aux agriculteurs qu'un bon troupeau pour favoriser la transition. À ce sujet, on leur conseille de miser davantage sur la qualité du bétail plutôt que sur la quantité. L'industrie laitière apportera une certaine stabilité économique aux agriculteurs du Témiscamingue, puisqu'elle constitue un débouché régulier et ne nécessite pas un outillage compliqué. L'écémage du lait se fait sur la ferme à l'aide d'un équipement simple, une centrifugeuse. Le lait écrémé sert à nourrir les veaux et les porcs sur la ferme. Cette transition vers l'industrie laitière aurait permis aux agriculteurs de se sortir de la misère.

Graduellement, l'idée se répand chez les agriculteurs de la région et, en 1908, une première beurrerie entre en activité, à Saint-Bruno-de-Guigues, puis une deuxième deux ans plus tard, à Lorrainville. D'autres localités suivent le mouvement au cours de la décennie. Ainsi, au début des années 1920, le Témiscamingue compte 11 beurreries et trois fromageries. Étant donné les mauvaises infrastructures routières de la région et les difficultés de transport, il est nécessaire de construire une beurrerie dans chaque paroisse.

À Lorrainville, Hormidas Dubois ouvre une fromagerie sur le lot 49B du rang 7 Nord en 1910. Toutefois, le fromager Dubois convertit son entreprise en beurrerie, à la fin des années 1910. Les difficultés d'écouler le fromage québécois sur les marchés étrangers et la forte concurrence des producteurs



ontariens expliquent ce geste. Un autre entrepreneur ouvre une beurrerie dans le village sur l'actuel site de l'entrepôt des Matériaux Jolette inc., sur la rue Geoffroy, au début des années 1910.

La situation de l'agriculture à Lorrainville vers 1915

Tout va bon train dans le développement de la vie agricole. Plusieurs constructions nouvelles. Les moyens financiers aidant, les cultivateurs sont de plus en plus fiers de leurs bâtisses, de la qualité de leur troupeau laitier, et aussi de leurs chevaux. Une certaine compétition prend essor entre eux et plusieurs vont même vérifier les livres du fabricant afin de connaître la paye par vache par quinze jours, de leurs compétiteurs. Quelques-uns trichaient même un peu à l'occasion en soignant un peu de moulée à leur troupeau afin de monter la traite de lait.



Troupeau d'Eugène Gauthier, rang 8 Nord, en 1931
Source : Jocelyne Bergeron-Gauthier

régionale en 1924 et 18 % en 1930. Cette année-là, la beurrerie du rang 6 produit 38 605 livres de beurre pour une valeur de 11 000 \$ et celle du village, 126 468 livres d'une valeur de 36 000 \$.

À la fin des années 1920, les 130 agriculteurs de Lorrainville possèdent 1 166 vaches laitières, 1 275 bêtes à cornes, 958 cochons et 367 chevaux. Ils font également



Abattage d'un cochon chez les Jolette
Source : Héléne Jolette

Source : Rémi Jodouin. *En-d'ssour*. 1973, p. 28-29.

De 1924 à 1930, la production combinée des deux beurreries de Lorrainville les place au premier rang des beurreries du Témiscamingue. Cette production représente 23 % de la production



Marie-Rose Richard et son poulailler

l'élevage de moutons, de poules et, dans une moindre mesure, de lapins et d'oies. En ventilant ces données sur l'ensemble des producteurs, nous remarquons que

les agriculteurs de Lorrainville possèdent en moyenne neuf vaches laitières, 10 bêtes à cornes, trois chevaux, 40 poules, neuf moutons et sept cochons. Il s'agit d'un cheptel moyen plus que raisonnable, mais il faut préciser qu'en 1929, Lorrainville compte de gros agriculteurs qui dépassent largement ces chiffres et de très petits qui en possèdent moins.

Le temps de faire boucherie...

Lorsqu'on était bien certain que l'hiver était arrivé, on procédait ensuite aux boucheries. C'est alors que petits cochons, « jolis ou non », bœufs, agneaux et volailles, enfin tout ce qui n'était pas conservé pour la production laitière ou la reproduction, avait son billet pour l'abattoir. Toute ferme bien organisée était munie de ce petit hangar avec bouillière qu'on appelait abattoir. La cuisinière se chargeait elle-même de récupérer le sang de bœuf et de porc pour



la fabrication du boudin et de même pour le sang des agneaux qui, bien préparé, faisait aussi un mets délicieux.

Un certain montant de lard était préservé de la gelée pour être salé dans des barils de bois de chêne. Chaque baril contenait environ 175 livres de lard et la balance des 340 livres était de saumure. Ce travail de salaison était fait avec beaucoup de soin selon des expériences transmises de père en fils.

Le bœuf et le reste de la viande qui n'était pas salée, étaient gelés et couverts de toile pour être ensuite enfouis dans la paille ou dans l'avoine battue afin de la préserver du dégel possible ou du grand air qui lui était néfaste. Cette portion de la viande était consommée en partie à domicile durant l'hiver et le reste, ou le surplus, allait pour le marché.

Source : Rémi Jodouin. **En-d'ssour**. 1973, p. 19-20.

Les producteurs laitiers de Lorrainville se tirent fort bien d'affaires, du moins si on les compare à leurs confrères des autres localités de la région. Ainsi, entre 1924 et 1930, en tenant compte de la production combinée des deux beurreries de Lorrainville, ces deux entreprises se classent bonnes premières au Témiscamingue. En 1924, leur production de beurre représente 23 % de la production régionale, tandis qu'en 1929, elle compte pour 18 %.

En 1929, la beurrerie du village de Lorrainville produit annuellement 126 468 livres (57 365 kg) de beurre, pour une valeur totale de 36 043 \$ (ce qui représente, en 2006, 422 125 \$). Celle du rang 6 produit 38 605 livres (17 510 kg) d'une valeur de 11 002 \$ (128 852 \$ en 2006). En somme, à la veille de la crise économique de 1929, les agriculteurs de Lorrainville tirent bien leur épingle du jeu.

3. Les commerces et le début du village

Avant 1907, seules quelques maisons s'élevaient ici et là à l'emplacement actuel du village de Lorrainville, alors désigné comme Le Coin. Il s'agit, en fait, d'une croisée de chemins conduisant vers les chantiers forestiers de la Baie Gillies, d'une part, et les lots de colonisation de Laverlochère et de Béarn, d'autre part. Situé sur le Chemin des-Quinze, le Coin constitue un endroit passant et fréquenté.

Les premiers colons du canton Duhamel, dans le secteur de Lorrainville, doivent se rendre au magasin du fort Témiscamingue pour se procurer les biens de consommation de base. Ils s'y rendent à pied, la plupart du temps, à travers la forêt en empruntant de petits sentiers rudimentaires. En mai 1886, le notaire André Elzéar Guay ouvre un magasin général à la Baie-des-Pères, la future Ville-Marie, pour desservir les colons du canton Duhamel et des environs.



Fort Témiscamingue

Source : www.histoirequebec.qc.ca consulté le 11-04-2007

Le magasin du Vieux Fort

D'ailleurs, pour se rendre sur son lot, il [le colon] apprenait vite à se passer de commodités. Ainsi, les premiers colons de Guigues devaient transporter leur ménage, à travers la forêt, sur des brouettes. Du côté de Lorrainville les communications n'étaient pas plus faciles; à l'automne de 1885, M. Thomas Larouche, aidé de sa femme, «roulait» un baril de lard salé depuis la «Baie» jusqu'à sa nouvelle demeure, dans le rang six



(cinq milles). Jusqu'en 1886, de quelqu'endroit où il fût logé, notre colon devait, pour s'approvisionner, se rendre à travers la brousse ou les renversis, jusqu'au Vieux Fort. Comme ses moyens ne lui permettaient pas d'acheter des produits « condensés », il retournait chez lui chargé comme un mulet.

Source : Augustin Chénier. **Notes historiques sur le Témiscamingue**. 1937, p. 88.



Maison de pension et restaurant Jos Crevier

Parmi les familles de colons qui s'établissent à Lorrainville, plusieurs choisissent l'actuel emplacement du village. C'est ainsi que le village se forme en 1892 et qu'il regroupe environ 20 familles. Les commerces et les services apparaissent graduellement. En 1896, par exemple, Joseph Bellehumeur, communément appelé Pit, ouvre un magasin général, un des premiers commerces de Lorrainville. En 1899, A.-H. Parent planifie la construction d'une beurrerie, projet qui se réalisera onze ans plus tard. En 1904, Joachim Larouche obtient une licence d'hôtel au village de Lorrainville.

En 1906, à la suite de l'obtention du titre de mission autonome, un débat s'engage sur l'emplacement du village. Certains militent en faveur du rang 6 Nord, tandis que d'autres favorisent l'emplacement actuel. Ce dernier groupe l'emporte. L'embryon de village se développe rapidement durant les années suivantes et d'autres commerçants viennent s'y établir. La construction de l'église débute en 1907. L'année suivante, Alphonse Clermont arrive de Saint-Gabriel de Brandon et ouvre un magasin général à Lorrainville.

Le village de Lorrainville en 1914

Un clocher ici et là dans la campagne désignait de loin le centre de chaque paroisse. C'était le village. Une église, une école, un magasin général, un bureau de poste, une beurrerie ou fromagerie, une boutique de forge, dans certaines paroisses une boulangerie, un barbier et un cordonnier à temps partiel, une maison de pension avec restaurant, et la banque Hochelaga à Ville-Marie et à Lorrainville. Avec quelques maisons résidentielles, ceci constituait ce qu'on appelait notre village.

Source : Rémi Jodouin. **En-d'ssour**. 1973, p. 16.

D'autres commerces s'ajoutent au fil des ans, et au milieu des années 1920, on retrouve des hôtels et maisons de pension, une boulangerie, une fromagerie, une beurrerie, un forgeron, un atelier de portes et fenêtres et des magasins. Les activités commerciales se développent ainsi rapidement, faisant de Lorrainville un centre économique au même titre que Ville-Marie. Les commerces de Lorrainville desservent les familles du village, celles de la campagne et des municipalités environnantes.



Magasin Hyacinthe LaSalle, suivi de la maison de Louis Arseneault, barbier du village



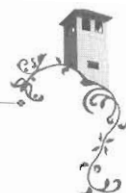
Une fois bien installés sur leurs lots de colonisation, les nouveaux Lorrainvillois mettent sur pied des institutions dans les domaines religieux, municipal et scolaire.



Pharmacie Cartier et notaire P. St-Jacques. Ce bâtiment accueillera plus tard le Restaurant Paquin



Boutique de forge Donat Bordeleau



Chapitre 3

La naissance des institutions

L'histoire de la paroisse et de l'église de Lorrainville s'avère intéressante et originale sur plusieurs plans : elle dénote la débrouillardise et la détermination des Lorrainvillois d'obtenir leur propre paroisse, séparée de celle de Ville-Marie, comme l'illustre la section suivante.

1. De la mission de Lorrainville à la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes

Avant d'entrer directement dans l'histoire religieuse de Lorrainville, jetons un coup d'œil à l'évolution des frontières diocésaines.

Les vicariats apostoliques et la fondation du diocèse d'Haileybury

Au début des missions algonquines du lac Témiscamingue, dans les années 1830, la région fait alors partie du diocèse de Montréal. En 1847, le diocèse d'Ottawa voit le jour à partir des limites de celui-ci. M^{gr} Eugène-Bruno Guigues en devient le premier titulaire. En 1863, c'est sous sa tutelle qu'est fondée la mission Saint-Claude, qui devient rapidement le centre des missions en territoire de colonisation au Témiscamingue. La colonisation de la vallée de l'Outaouais, tant du côté québécois qu'ontarien, entraîne un nouveau découpage des frontières diocésaines incluant les colonies du Témiscamingue. Le 11 juillet 1882, le vicariat apostolique de Pontiac est créé et Narcisse-Zéphirin Lorrain y est nommé titulaire; ce dernier obtient le titre d'évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac. Seize ans plus tard, ce territoire devient le diocèse de Pembroke. La colonisation de ce territoire avance rapidement dans les années 1890 et 1900 et le besoin de créer un diocèse indépendant pour le nord-est ontarien, le Témiscamingue et l'Abitibi se fait rapidement sentir. C'est ainsi que le 1^{er} octobre 1908, les autorités religieuses créent le Vicariat apostolique du Témiscamingue, dont le premier titulaire est M^{gr} Élie Anicet Latulipe. Puis, le 31 décembre 1915, le Vicariat apostolique de Témiscamingue disparaît au profit du diocèse d'Haileybury, qui a à sa tête M^{gr} Latulipe à titre d'évêque. Ce dernier meurt en 1922, quelques mois après le grand feu d'Haileybury. Son successeur, M^{gr} Louis Rhéaume, entre en fonction le 8 juin 1923.

La mission de Lorrainville

Avant la construction de l'église de Ville-Marie, en 1886, les colons de Lorrainville se rendent à la mission Saint-Claude pour faire leurs dévotions. Par la suite, ils iront à l'église de Ville-Marie. Parallèlement, les missionnaires oblats visitent régulièrement les familles de colons établies dans les limites de l'actuelle Lorrainville. Ces visites se font d'abord tous les mois, puis toutes les deux semaines, à la suite de l'augmentation du nombre de familles. À compter de 1892, les missionnaires se rendent régulièrement à Lorrainville, environ toutes les semaines. Ces missions reviennent aux missionnaires oblats de Ville-Marie, qui célèbrent la messe dans une maison privée d'un des habitants de Lorrainville et, lorsque l'occasion se présente, ils baptisent les nouveau-nés. Ces informations sont consignées au registre de la paroisse de Ville-Marie, jusqu'à l'ouverture des registres de la mission de Lorrainville.

Dès le début du 20^e siècle, des habitants de Lorrainville ébauchent le projet d'obtenir leur propre paroisse catholique et leur église, puisqu'ils se sentent trop loin de l'église de Ville-Marie. Toutefois, ils se heurtent aux autorités religieuses qui veulent garder une distance de 10 milles (16 km) entre les églises. Or, Lorrainville se situe à 5 milles (8 km) seulement de Ville-Marie. Les pressions s'accroissent et, en 1906, Lorrainville obtient le statut de mission officielle. Les premiers desservants sont les missionnaires oblats Stanislas Beaudry (1906-1907), J. Giguère (1907-1908) et



Dollard Francœur (1908-1909). Les offices religieux sont alors célébrés dans le magasin général d'Alphonse Clermont.

L'obtention du statut de mission officielle constitue la première étape vers la fondation et l'organisation matérielle et spirituelle de la paroisse catholique. Ce statut permet également la mise sur pied du conseil des syndics, chargé du développement de la mission. Parmi les premiers syndics, mentionnons Joseph Bellehumeur, Thomas Larouche, Henri Courchesne et Joseph Baril. Les syndics s'affairent en premier lieu à effectuer des démarches pour obtenir la permission de construire une église. Les Lorrainvillois auraient même utilisé un subterfuge auprès de l'évêque à ce sujet! En effet, on raconte qu'en 1907, une délégation de Lorrainville attend M^{gr} Lorrain au quai de Ville-Marie et le conduit à pied sur le site de leur village. Toutefois, le groupe emprunte un détour au lieu de se rendre directement, afin de prouver à l'évêque que le centre du village est trop éloigné de l'église de Ville-Marie. Cette stratégie fonctionne et M^{gr} Lorrain leur accorde une église et une paroisse.



Église en construction, vers 1909
Source : Aline Vaillant

La construction de l'église débute en 1907. Un incident survient durant la construction lorsqu'un fort vent fait tomber l'église en construction, dans la rue. Il n'en fallait pas plus pour faire dire aux opposants de cette paroisse autonome, en particulier ceux de Ville-Marie, qu'il s'agissait là d'une punition du bon Dieu qui s'opposait ainsi à la construction de cette église! On recourt alors aux services d'un entrepreneur local, Louis Farley, en remplacement de l'entrepreneur montréalais, pour terminer les travaux.

Originalité de l'église de Lorrainville

L'église de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes de Lorrainville a été construite de 1907 à 1910.

Elle se distingue par son architecture romaine. Elle est «cru-ciforme», et sans colonnes pour supporter le toit, de là ses voûtes semi-elliptiques et en demi-cercles. Une section de chaque côté permet à toute la structure de se maintenir solidement sans poutres au centre du bâtiment, et donnent des places supplémentaires à l'intérieur de l'église. Les plafonds, les coins extérieurs des jubés latéraux ainsi que les deux immenses croix du plafond ont une forme arrondie. (trempage du bois dans l'eau). L'intérieur en bois.

Son emplacement, sur une côte, son imposante structure, son haut clocher la distinguent des autres églises de la région.

À l'arrière de l'église, il y a deux jubés, autre caractéristique particulière à l'église de Lorrainville.

Le plancher du deuxième jubé est le même qu'en 1907. Il en craque. On y avait installé l'orgue et le chœur de chant.

Autres détails de construction : - le chemin de croix avec niches et les numéros sur les bancs.

Source : Jacques Chabot. **L'église de Lorrainville**. 2002. p. 2.

En 1908, à la suite de la création du Vicariat apostolique du Témiscamingue, les Oblats de la paroisse de Ville-Marie remettent la desserte des missions de la région à l'évêque, M^{gr} Latulipe, qui les confie ensuite au clergé séculier. L'année suivante, l'évêque nomme le premier curé résidant de Lorrainville, l'abbé Ozias Corbeil. Il demeure en poste environ un an et l'abbé Eugène Geoffroy entre en fonction le 17 mars 1910. Il y exercera pendant près de 20 ans. En 1910, on finit l'extérieur de l'église, décide d'acheter une cloche et entreprend la construction du presbytère.



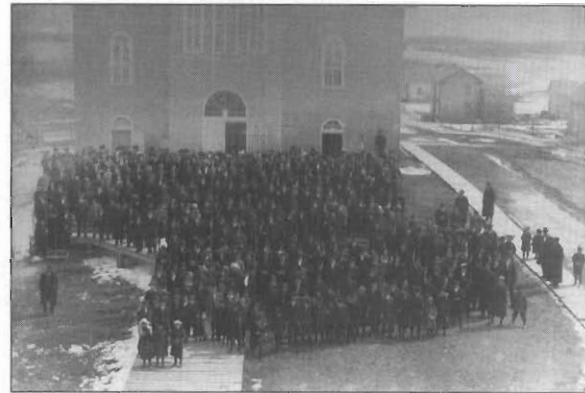
Sortie de l'église, vers 1909

La paroisse de Lorrainville

L'année 1911 apporte une bonne nouvelle pour les résidents de Lorrainville : la création de la paroisse. En effet, le 4 mars 1911, la paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes de Lorrainville est instituée civilement. Le 19 mars suivant, les trois premiers marguilliers sont élus : Joseph Bellemare, Horace Roy et Pierre Brassard. Puis, pour terminer la passation des pouvoirs religieux du conseil des syndics vers le conseil de la Fabrique, le 3 juin, le président des syndics, Joseph Bellehumeur, donne officiellement les terrains sur lesquels s'élèvent l'église, le presbytère et le cimetière à la Fabrique. La paroisse de Lorrainville entreprend alors son déve-

loppement spirituel et matériel, sous la direction de l'abbé Geoffroy.

Sur le plan spirituel, de nouveaux organismes religieux voient le jour et s'ajoutent à la congrégation des Dames de Sainte-Anne, fondée en 1907, et à la conférence des Dames de Sainte-Anne et des Enfants de Marie, créée en 1908. Ainsi, en septembre 1913, les paroissiens mettent sur pied la confrérie du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. En juillet 1914, ils établissent le tiers-ordre de Saint-François d'Assise. Cette même année, les Sœurs de l'Assomption, de Nicolet, arrivent à Lorrainville pour prendre en charge l'école du village.



Le Scapulaire de Notre-Dame du Carmel

À la sortie de la messe des fêtes de Pâques, le 4 avril 1915

1. On devient membre de la confrérie du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel par la réception du Scapulaire, qui doit obligatoirement être « imposé » (autour du cou), en utilisant la formule prévue à cet effet. En cas d'urgence (péril de mort) un laïc pourrait imposer, à lui-même ou à un autre, en récitant une prière à la Sainte Vierge, un Scapulaire précédemment béni par un prêtre.

2. Tout prêtre ou diacre peut désormais faire l'imposition du Scapulaire.

3. Le Scapulaire du Mont-Carmel est composé de deux morceaux de laine brune tissée de forme rectangulaire, reliés entre eux par deux cordons de manière à pouvoir être portés autour du cou. L'image de la Sainte Vierge attachée au Scapulaire n'est pas nécessaire. La médaille du Scapulaire a été créée seulement pour ceux qui auraient de graves inconvénients à porter l'étoffe.

4. Le Scapulaire doit être porté de manière continue (donc aussi pendant la nuit) et peut être dissimulé sous les vêtements. Il est béni une fois pour toutes lors de l'imposition. Lorsqu'un Scapulaire est sali ou usé, on peut donc le remplacer sans aucune nouvelle cérémonie de bénédiction ou d'imposition. Le Scapulaire (objet sacré) une fois usé doit être brûlé ou enterré.

Source : Association Vierge de Fatima, **Le Scapulaire de Notre-Dame du Carmel**.
<http://www.viergedefatima.org/SaveMe/ScapularFR.html> consulté le 26 octobre 2006.

La création du diocèse d'Haileybury, en 1915, a des répercussions sur la cure de la paroisse de Lorrainville. M^{re} Latulipe choisit l'abbé Geoffroy comme vicaire-général du diocèse tout en lui laissant la cure de Lorrainville. En 1921, l'abbé Geoffroy devient prélat domestique de sa Sainteté et

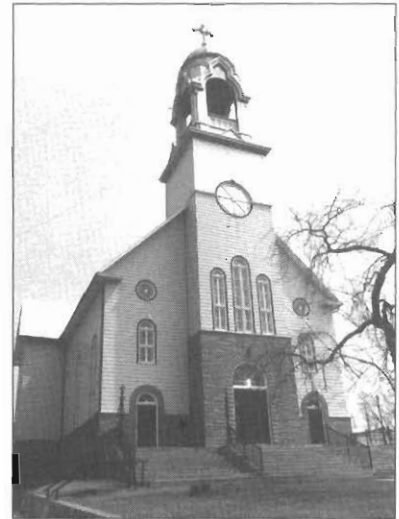


Église de Lorrainville, 1^{er} dôme

demeure vicaire général encore un an, à la suite du décès de M^{gr} Latulipe. M^{gr} Geoffroy reste curé de Lorrainville jusqu'à sa retraite, en 1929. M^{gr} Joseph Gauvin prend alors en charge la paroisse. Par ailleurs, en 1924, le conseil de la Fabrique procède à la nomination d'une ménagère pour le presbytère, Mademoiselle Alma Coutu. Deux ans plus tard, l'évêché nomme un premier vicaire à Lorrainville, le père Brunet.

La paroisse se développe également sur le plan matériel, entre 1915 et 1930. Une salle paroissiale est construite en 1915 et accueille diverses manifestations et activités religieuses, sociales et culturelles. Une nouvelle salle, plus vaste, la remplace en 1926. Cette année-là, des paroissiens érigent trois croix de chemin dans les rangs de Lorrainville.

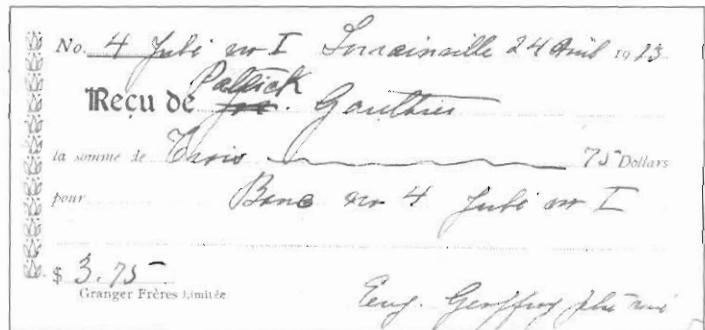
En 1925, la Fabrique obtient l'autorisation d'emprunter un montant de 15 000 \$ pour effectuer des travaux d'amélioration à l'église. Quatre ans plus tard, un fort vent emporte le clocher en flèche de l'église, qui tombe dans la rue. On le remplace par un clocher en dôme surmonté d'une croix, qui est encore en place aujourd'hui. En 1930, on finit l'intérieur de l'église en bois vernis et on pose des bancs.



Église de Lorrainville, en 1929, 2^e dôme



Vue intérieure de l'église avant 1930



Reçu émis au nom de Patrick Gauthier, pour la location d'un banc d'église, 1913

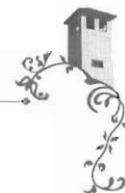
Source : Jacelyne Bergeron-Gauthier



Vue intérieure de l'église, après les rénovations de 1930



Choeur de l'église, après les rénovations effectuées en 1996.



Quelques statistiques sur la paroisse

Les registres de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes de Lorrainville s'ouvrent en 1907, à la suite de la fondation officielle de la mission. Auparavant, les missionnaires oblats consignent les données sur les baptêmes, les sépultures et les mariages dans les registres de la paroisse Notre-Dame-du-Rosaire de Ville-Marie. Le tableau suivant présente ces données telles que compilées par le comité du centenaire de Lorrainville, en 2007.

Les baptêmes, les sépultures et les mariages, 1907-1930

Année	Naissances	Mortalités	Mariages
1907	19	0	2
1908	32	11	3
1909	51	17	2
1910	45	19	2
1911	33	15	10
1912	50	9	16
1913	56	11	8
1914	49	11	9
1915	47	15	10
1916	53	9	7
1917	41	10	9
1918	58	20	11
1919	60	13	17
1920	48	18	9
1921	52	27	11
1922	62	22	7
1923	54	25	8
1924	59	23	8
1925	48	20	9
1926	75	11	8
1927	54	25	11
1928	63	19	12
1929	49	18	7
1930	50	13	9

Source : Comité historique du centenaire de Lorrainville. Compilation Christian Barrette.

En somme, la création et le développement de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes s'avèrent un point tournant majeur dans l'histoire de Lorrainville. Parallèlement, les nouveaux colons mettent sur pied d'autres institutions, dont le conseil municipal.

2. La Municipalité de Lorrainville

L'organisation municipale remonte au tout début de l'histoire du Témiscamingue, alors que les résidents des trois cantons ouverts à la colonisation, Duhamel, Guigues et Laverlochère, établissent le Conseil municipal de Témiscamingue afin de planifier les services. Nous sommes alors en 1888. De ce conseil à vocation régionale émergeront les municipalités locales, dont celle de Lorrainville. Comme il s'agit d'une région de colonisation, tout est à construire. Le travail du conseil municipal consiste à mettre sur pied les infrastructures et à encadrer le développement économique et social de la nouvelle localité, comme le démontrent les exemples ci-dessous.

Le Conseil municipal de Témiscamingue, 1888-1899

Ce conseil possède les mêmes pouvoirs qu'un conseil de comté, sauf qu'il ne peut en porter officiellement le nom puisque le comté de Témiscamingue n'est pas encore formé légalement. La région fait alors partie du comté de Pontiac et est désignée comme Pontiac Nord. Le premier conseil municipal se compose de : Augustin Laperrière, maire, Alexis Lebel, Thomas Larouche, Jules